

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

au sein

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 736.—SAMEDI, 11 JUIN 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitré, coin Saint-Laurent

M. A.-N. MONTPETIT, Homme de Lettres, décédé



Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

Rév. P. DESY, S.J., Curé de l'Immaculée-Conception



GENERAL AUGUSTIN

Commandant en chef à Manille



CONTRE-AMIRAL CERVERA

Commandant la flotte espagnole de l'Atlantique



GENERAL MACIAS

Commandant en chef de Porto-Rico

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 11 JUIN 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Poésie : Parallèles mystiques, par A. Ferland.—M. A.-N. Montpetit.—Adieu, par Gilberte.—Les Bois-Francs : Les premiers colons (avec gravures), par Je me Souviens.—Une pomme de trop.—Poésie : Sonnet, par E. Valancourt.—Le rêve du timonnier, par Henri Greslé.—Bibliographie.—Causerie scientifique.—Poésie : Le blé et la vigne, par A. de Ségur. Nouvelle : Le Menhir de Grandlieu, par Louis Fréchette.—Partie de plaisir, par F. Picard.—Légende hongroise, par E. Horn.—Tendres mots, par J.-E. Gauthier.—Le R.P. Désy.—Nos gravures.—Notes d'histoire naturelle.—Primes du mois de mai.—Jeux et amusements.—Théâtres.—Le sport.—Propos du docteur.—L'art culinaire.—Choses et autres.—Feuilleton.

GRAVURES.—Portraits : A.-N. Montpetit, le Rév. P. Désy, S.J., Raoul Dumouchel, M. Chs Héon. Le contre-amiral Cervera et autres officiers Espagnols.—L'émeute de Milan : Devant le palais de Saporiti ; La brèche au couvent des Capucins ; A la porte Venezia ; La troupe emmenant des prisonniers.—Vue de Key West : Le lazaret et les nouvelles fortifications ; Le vieux fort Taylor et la jetée des magasins de charbon ; L'hôpital maritime.—Types cubains : Paysan ; Femme cubaine.—Gravures de mode.—Billard.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il faut bien, chers lecteurs, que je vous fasse part de ma détresse, détresse suprême, angoisse inexprimable, inquiétude mortelle.

Vous savez—ou vous ne savez pas—que j'ai un goût prononcé pour les beaux voyages, les contemplations de la nature dans son épanouissement... la seule chose qui me retienne de visiter ville par ville, village par village, même ferme par ferme, notre superbe province de Québec, c'est que, comme le Juif-Errant (pas d'allusion !), je n'ai jamais que... cinq sous dans ma bourse !

Que faire avec ce vil métal ?—Car cinq sous, c'est bien le plus vil métal que l'on puisse imaginer ! Il en est (je me frappe la poitrine avec componction, en disant : Racule pas ; voyons, Maxime, racule pas !) —moi entre autres, hélas ! qui disent que l'or est un vil métal... Pas déjà civil... non : si vil, je veux dire.

Il est bien certain que quand il est entre les mains d'un malotru, d'un vilain et méchant parvenu, ou d'un juif, c'est le plus vil métal que l'on puisse rêver : mais mettez-le à la disposition d'un cœur noble, bon, généreux, sachant souffrir quand les autres souffrent !...

Tenez, ce serait si beau, que je me surprends à rêver... Mais, diable, on me dit que ce n'est pas le temps de rêvasser, que je dois écrire, au grandissime galop, mettre mes jambes à mon cou et... ventre à terre... Je voudrais bien voir celui qui pourrait courir même tout doucement, dans cette situation plus que... moins !

Vous voyez combien mon anxiété est grande, je dirais même sublime, si cet adjectif était un peu fort : il ne l'est pas assez, je passe outre.

Donc, tout ce qui précède vous a démontré clair comme du brouet de Spartiates—disait mon Oncle le curé lorsqu'il était notre professeur d'histoire—, combien j'aime à voir le moindre petit bougre... je veux dire : bourg (avouez que c'est désagréable, d'avoir une plume comme celle qui écrit ces affaires-ci ! Vraie plume de... non : je ne le dis pas ; tout le monde en voudrait !)

J'ai vu déjà le... carré Viger ; j'ai eu un ami qui connaissait un ami qui demeure près du square Saint-Louis, là-haut, près des rues Sherbrooke et Saint-Denis ; j'ai failli connaître moi-même quelqu'un dont l'ami connaissait un habitant qui a passé un jour tout près du square Victoria : vous voyez que j'ai vu autre chose que le clocher de notre village ! Pourtant !...

Chez nous il est un monastère
Qui s'élève au milieu des bois.
Souvent sa cloche, avec mystère,
Nous jette de mourantes voix.
Il me souvient qu'en mon jeune âge
Je l'écoutais dans le lointain...
Mais du clocher de mon village
J'aimais mieux le timbre argentin !

Voilà ! Qu'en dites-vous ? je ne suis pas déjà si bête que... le vieux sergent Rigolo en a l'air !

Passant, un de ces jours, près d'un marché de la ville, que je vous prie de ne pas chercher du côté de la rue Amherst, ni du côté de la rue Ontario : vous y perdriez votre latin, je ne songeais à rien... c'est ainsi que je rêve en marchant comme un homme aux tomates... saperlotte de plume, va !... comme un homme automate (ça, c'est beau ! tandis que l'autre !...)

Un jour, je dînais avec mon regretté frère aîné en un restaurant quelconque, à Paris.

La garçon, la bouche en cœur, les cheveux idem, les moustaches en croc... en jambe, nous dit :

—Comme potages, nous avons consommé, potage à la tortue, soupe aux tomates...

—Donnez-moi une julienne, dit mon frère.

—Pour moi, lui dis-je, j'aime bien la tortue : c'est un peu ma nature. Mais je préfère, en ce moment, la soupe aux tomates. Vous m'apporterez une bonne ficelle en même temps.

Le garçon ouvre des yeux comme des œils-de-bœuf, et dessine un immense ?... Mon frère me considère avec compassion.

—Mais, garçon, êtes-vous malade ? lui demandé-je avec intérêt.

—Non, M... mais la ficelle ? ?...

—La ficelle ? Il me la faut, la ficelle ! croyez-vous que je sois assez sot pour laisser partir ma soupe avant même d'y avoir goûté ?

—... (Le garçon est plus tordu encore en ?).

—Vous ne pensez pas qu'une soupe automate peut m'échapper, si je ne l'attache pas avec une bonne ficelle ?...

Nous n'avons jamais revu ce pauvre garçon : peut-être est-il devenu consommateur à son tour ?...

Sur ce marché, que je vous prie de ne pas chercher, je me contorne en ? comme le pauvre garçon du restaurant de Paris. Je venais d'être frappé (ceci ne vous étonne pas, chers lecteurs : je vous en félicite) gravement par ces deux œuvres d'art :

BEURRE
DE CREMMERI
BEURRE
DE DAIRY

Et me voilà chevauchant de l'Atlantique au Pacifique, cherchant Cremmeri en esprit... pardon : cherchant en esprit Cremmeri, en esprit Dairy cherchant... ou Dairy en esprit cherchant... Bah ! arrangez cela comme vous le voudrez, j'y renonce. Ce que je tiens à vous dire, c'est que je suis allé au Château Ramesay voir la grande carte du Canada en 1685, depuis le Cap-Breton, en commençant par Louisbourg, jusqu'à Port-Royal, là-bas, près de la Baie Française... Pas plus de Dairy ou de Cremmeri que sur la tête... d'un frère quand il est chauve, alors qu'on doit le battre (battre son frère tant qu'il est chauve, dit la Sagesse des Nations). Un ami m'envoie rue Saint-Jacques, devant deux grandes maisons de pierres grises... Je vois des vaisseaux sur des nuages bleus, une grande tache jaune dans le bleu, et quatre lettres fatidiques : CUBA.

Toujours, pas l'ombre de Cremmeri !... moins encore de Dairy !...

Je veux y aller, na !... Dites-moi donc où c'est... ou je ne vous écris plus !...

Voici les vacances.

Quel plaisir pour les malheureux écolés... maudite plume, va ! échappés, je veux dire, des écoles, des collèges, des pensionnats, des universités, etc. !

Où, sans doute : et je souhaite, à tous nos jeunes amis, un plaisir, mais un plaisir !...

Il faut pourtant parler sérieusement : on me reproche d'être... trop sérieux (l'eusses-tu cru ?...) Quand on est sérieux, on doit être sérieux : n'est-ce pas votre avis ?

Nos intéressants collégiens sont d'une témérité ! Tous les ans, à cette époque, les pauvres parents sont sur des charbons ardents ! Les journaux arrivent avec des nouvelles jetant la désolation, le deuil, dans nombre de familles.

“Le jeune X, se baignant dans le lac de V, ou dans la rivière Z, a perdu pied, et, malgré tous les efforts de ses camarades, s'est noyé. Son corps a été retrouvé une heure après l'accident.”

Est-ce donc si difficile, mes chers petits et grands amis, de réfléchir une seconde, de penser à vos bons parents... et de ne pas vous exposer ?

Soyez raisonnables—surtout quand vous songez aux bains, aux parties de chaloupes, etc. Rappelez-vous que nul n'a le droit de jouer avec sa vie : on vous a enseigné cela, en cours de religion ?

J'ai parlé déjà je pense, l'année dernière, de ce vieux petit bâtiment, perdu dans une cour, à droite en allant de la rue Notre-Dame à l'église de Notre-Dame de Pitié. Une plaque de marbre blanc, fixée au-dessus de la porte dont le cintre est déplacé par suite d'affaissement, cette plaque porte l'inscription suivante :

N. D. de Victoire
Bâtie en mémoire de la destruction de
La Flotte de Sir Hovenden Walker
Sur L'Ile aux Oeufs
22 août 1711.

C'est vous le voyez, un monument historique : c'est aussi une sorte de vœu.

Or, savez-vous à quoi sert cette petite église qu'en autres pays, on eût gardée comme une relique ?—A une fabrique quelconque !

Une horrible et sale cheminée en tôle, appuyée sur une maçonnerie dont le mur de gauche de la chapelle est flanqué, se dressait, rouge de rouille plaquée de taches de suie ; on vient d'enlever ce vilain tuyau très élevé. Mais va-t-on démolir l'espèce de contrefort formé par la maçonnerie de base ? Va-t-on réparer ce petit temple et le rendre au culte ? A qui appartient-il, qui en a si peu de soin ?

C'est une honte pour la ville de laisser périr ainsi une page glorieuse d'une glorieuse histoire !

Radolphe le Fort

PARALLÈLES MYSTIQUES

A ma sœur Albertine, le jour
de sa première communion.

Ma sœur, ton front s'incline ainsi qu'aux vents d'été
Celui des lis neigeux au sein des solitudes...
Serait-ce qu'on aurait d'esquises attitudes
Lorsque l'on communie au Dieu de sainteté ?

Dis-moi, ma sœur, dis-moi pourquoi plus que naguère
Ton regard resplendit de paix et de douceur...
Serait-ce le regard que l'on aurait, ma sœur,
Lorsque l'on communie à ton Dieu de lumière ?

Dis-moi, pourquoi fais-tu ton parler, en ce jour,
Si suave et si doux qu'on s'émeut à l'entendre :
Dis-moi, ma sœur, la voix se fait-elle plus tendre
Lorsque l'on communie à notre Dieu d'amour ?



De l'Ecole Littéraire

M. A.-N. MONTPETIT

L'éternelle Faucheuse a moissonné, et ses coups
sont tombés sur les Lettres cette fois encore.

A peine nous remettons-nous de la douleur causée
par la disparition de Faucher de Saint-Maurice, voici
que nous déplorons la perte d'un autre littérateur, l'un
de nos fiers travailleurs, un amant passionné des livres,
véritable éducateur par son œuvre.

Né le 4 juillet 1840 sur la rive même du majestueux
Saint-Laurent, en cet endroit célèbre, Beauharnois,
par son patriotisme en 1838, lors des grandes reven-
dications de notre peuple foulé aux pieds ; né quand
ces événements venaient à peine de se produire, A.-N.
Montpetit ne pouvait avoir que des sentiments élevés,
un caractère noble et chevaleresque, une religion douce
et éclairée, un amour sans borne pour sa patrie.

Tel il fut.

Ses parents le confièrent aux professeurs du collège
de Saint-Hyacinthe, où il coudoya des jeunes gens
devenus plus tard l'orgueil du pays ; nous citerons,
entre autres, sir Alexandre Lacoste, sir J.-A. Chapleau,
le juge Rainville, Alphonse Lusignan, François Lan-
gelier, Mgr Gravel, le Révd Père Gendreau, supérieur
des Oblats d'Ottawa, etc.

Après de brillantes études, M. Montpetit prit ses
grades comme avocat en 1862.

Ses préférences, ses goûts, son amour du beau, le
portèrent presque aussitôt vers le journalisme : il était
littérateur dans l'âme. Il délaissa sa profession : la
plume avait plus de charme pour lui que le Palais.

Il commença par fonder le *Colonisateur* et la *Guêpe*,
formant son style, fixant sa manière d'écrire.

L'hon. M. Chauveau, alors ministre de l'Instruction
Publique, le prit comme secrétaire : c'était un choix
judicieux.

Vers 1870, il fondait l'*Opinion Publique*, prédéces-
seur de notre MONDE ILLUSTRÉ, le premier journal
littéraire illustré de la province de Québec. Parmi les
nombreuses et remarquables pages qu'il publia dans
ce journal, nous mentionnerons l'"Histoire des Hurons"
de Lorette, qui eut un grand et légitime succès.

Il fut, pour ces descendants des enfants des bois de
notre pays, un ami toujours dévoué : aussi, ces fidèles
alliés des Français le nommèrent-ils leur chef à titre
honorifique.

Un trait montrera sa bonté, son grand dévouement.
La tribu Huronne, de Lorette, n'avait ni église, ni
chapelle. Le village décida d'écrire au Grand Chef de
la Prière, à Rome, afin de lui demander cette faveur et
plusieurs autres encore. Les Hurons correspondaient,
en effet, directement avec le Saint-Père.

Mais qui allait fixer leur pensée sur les blanches
ailes devant les porter au pied du trône pontifical ?

Ils se rappelèrent leur historien ; les anciens, s'é-
tant rassemblés, lui communiquèrent le vœu de la
tribu. M. Montpetit s'empressa d'acquiescer à leur

demande, exposa, dans une touchante supplique en
langue huronne le désir de ses amis : le Grand Chef de
la Prière pencha son oreille vers ses fidèles enfants,
ouvrit pour eux son noble et grand cœur ; avec une
touchante sollicitude, il accorda tout, bénissant les
anciens, les jeunes, les familles.

Etant amant des Lettres, M. Montpetit protégea
ceux qui entraient, timides, dans cette carrière s
ingrate, que nulle ne lui peut être comparée. Soyez
de la plus parfaite orthodoxie ; il se trouvera quelque
part un grincheux essayant de vous prouver que vous
avez tort. Ecrivez, tout en vous dévouant à ceux qui
entr'ouvrent leurs ailes mal assurées : vos écrits seront
disséqués, on les passera au crible, non de la critique,
mais de la haine ; tout en vous singeant, on vous
daubera, en quel style !..

J'ai vu nos gloires littéraires honnies, maltraitées,
vilipendées : j'ai connu les mobiles poussant les con-
tempteurs, j'ai été forcé de vérifier, une fois de plus,
ce que nous enseigné et, sans aucune doute, nous
enseignerons jusqu'à la fin des temps l'expérience des
siècles—expérience que, dans mes nombreuses péré-
grinations, j'ai faite moi-même— : " Si vous voulez
vous faire un ennemi de quelqu'un, faites-lui du bien."
Il y a d'heureuses exceptions : combien elles confir-
ment donc fortement la règle !

M. Montpetit, en littérateur délicat—c'est-à-dire
ayant un grand cœur—aimait les enfants. Si, d'après
Charlet, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est
le chien, ce qu'il y a de meilleur dans la création, ce
sont les enfants. Ils n'ont pu encore se perfectionner
dans les sentiments bas ; ils possèdent encore dans sa
plénitude cette franchise adorable exposant sans
détour l'amour vrai, sincère. Ayant aimé les enfants,
M. Montpetit leur consacra une grande part du travail
de son intelligence, et fit pour eux une " Série de
Livres de Lectures," livres que le gouvernement eut
la sagesse de répandre dans les écoles. Ce travail est
hautement estimé : il le mérite. L'Académie de France
l'a couronné : cela ne venge-t-il pas notre regretté
confrère des coups d'épingle rouillée de quelques-
uns ?

Il composa aussi une *Géographie* ; publia l'*Amiante*,
c'est le million ; les *Hommes Forts*, dont on se rappelle
le prodigieux succès ; *Metgermette*, *Sus au loup marin*.
Enfin, il venait de nous doter du superbe ouvrage *Les
Poissons d'eau douce*, dans lequel il s'est montré
profond observateur, vrai connaisseur en histoire
naturelle.

Nous ne parlerons pas des sottises attaques qui lui
valut ce magnifique ouvrage : c'est un malheur, devant
les sots et les envieux, que d'avoir de l'esprit.

M. Montpetit laisse en outre un grand nombre de
manuscrits : nous osons espérer que son excellente
famille trouvera le moyen de faire paraître ces œuvres
parmi lesquelles il y a de jolis romans empreints de
l'amour de la famille, de l'amour de ce beau Canada.

En 1866, M. Montpetit épousait Mlle Adèle Labelle,
sœur de Ludger et d'Elzéar Labelle : Ludger est bien
connu dans le monde politique où il a brillé ; Elzéar
est distingué comme homme de Lettres.

De ce mariage naquirent un grand nombre d'enfants :
en les formant, A.-N. Montpetit se formait lui-même
son rôle d'éducateur. Il était pour eux plutôt un
tendre ami, un conseiller de chaque instant ; aussi,
comprendons-nous leur profonde affliction, à laquelle
nous nous permettons de prendre une bien vive part.

Mais que dirons-nous de la douleur de sa fidèle et
aimante compagne ? Trente-deux ans de bonheur—et
ce bonheur rompu, cette chaîne d'or brisée tout à
coup et tout d'un coup, n'est-ce pas une réelle déses-
pérance ?..

Mais non, madame, vous ne pouvez n'avoir plus que
les larmes, la souffrance : le souvenir du bien-aimé dis-
paru est près de vous, vous protège, vous garde ; sa
grande âme plane sur votre tête, elle vous murmure
les douces et consolantes paroles : " Aime-moi—je
t'aime encore—!.. Rappelle-toi, vis pour nos enfants...
jusqu'à ce que tu viennes occuper la place que Dieu
te prépare à mes côtés pour l'éternelle réunion d'a-
mour."

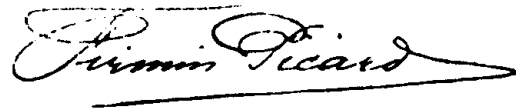
L'entendez-vous ?.. N'êtes-vous pas rassurée au
suave bruissement de ses ailes ?

M. Montpetit était plein de la plus aimable charité :
n'est-ce pas naturel, chez un vrai littérateur, et n'est-ce
pas, dites-le-moi, ce qui le distingue des pseudo-litté-
rateurs ? Il donnait sans compter, travaillant plus fort
pour combler le déficit : la question du paupérisme
serait résolue—et même la terrible question sociale—
si des hommes de ce genre étaient plus nombreux
dans chaque Etat.

Nous pleurons sur cette fosse toute fraîche encore,
où s'est éteint l'un des derniers et rares rayons de
"auréole du Canada. Nous n'avons plus, de la pléiade
de talents ayant brillé aux cours de notre siècle mou-
rant dans les deuils, que Fréchette, Garneau, Buies,
Royal, Dansereau, sir W. Laurier, sir A. Chapleau,
juges Routhier et Langelier, DeCelles, Anger, David,
LeMay, Legendre et Sulte : entourons-les de vénéra-
tion dès maintenant, afin de ne point nous entendre
répéter ces paroles si vraies, dites encore à propos de
notre regretté Montpetit :

" Ce n'est qu'à partir de sa mort qu'un écrivain, un
artiste quelconque, commence à être apprécié de ses
contemporains."

De nouveau, nous prions la famille explorée d'agréer
nos condoléances ; puissent nos vœux être exaucés—
et leur cher défunt jouira de l'éternelle béatitude.



ADIEU

A Mlle R. A. de Bellefeuille.

Hélas ! tout parle de bonheur,
Le ciel bleu sourit à la terre ;
Autour de moi tout est lumière
Mais tout est sombre dans mon cœur.
C'est que loin de ce doux rivage
Tu vas chercher d'autres climats
O toi dont je garde l'image,
Puisses-tu ne m'oublier pas.

Ainsi, c'est donc vrai ! vous partez, là l'aiguille éter-
nelle vient douloureusement marquer l'heure de nos
adieux ; la cruelle cloche du départ nous appelle.
D'une voix ferme, elle vous commande de partir sans
vous soucier de la tristesse et des pleurs de vos amis.
Et vous, trop fidèle à cet appel, en vous laissant au
cœur une douleur amère, vous allez bientôt fuir vers
de plus vastes cieux, semblable à l'heureuse hiron-
delle qui, aux premiers jours d'avril, s'empresse de
traverser les airs afin de retrouver le cher toit hospi-
taller où, l'an dernier, elle avait construit son nid doux
et soyeux.

Vous vous hâtez, vous aussi, d'aller vers le brillant
Montréal, où des êtres chers vous appellent d'une voix
tremblante d'émotion, vous tendent les bras avec une
joie caressante : car vous êtes leur âme aimante autant
que belle, le rayon de leur vie, l'astre de leurs yeux.

Partez donc, puisque ainsi la vie en tout est faite
d'ombres, qu'il y a constamment des ronces sous les
fleurs : nous tous amis fidèles, nous nous rappellerons
votre court séjour dans la vieille cité de Québec, où si
souvent, par votre amitié qui fait tant de bien, vous
avez soulagé une âme anéantie par l'épreuve ; où tant
de fois, par votre gaieté entraînant, vous avez ajouté
du bonheur à un cœur déjà heureux.

Mais que cet adieu qui tremble sur nos lèvres ne
soit que l'aimable avant-coureur d'un doux revoir
prochain ; là-bas malgré les joies qui vous attendent,
souvenez-vous quelquefois de vos amis, de vos amies,
qui ne vous voient partir qu'avec regret ; aimez à vous
rappeler, dans vos heures de solitude, ces soirs trop
vite enfuis où la tendresse, l'amour et le rêve remplis-
saient nos cœurs d'une si vive allégresse.



Le temps présent colore de teintes trompeuses les
verres à travers lesquels on regarde tour à tour le passé
et l'avenir.—Comte de NUGENT.



M. Charles Héon, premier colon des Bois-Francs.

LES BOIS-FRANCS

LES PREMIERS COLONS DE SAINT-LOUIS DE BLANDFORD

Le 26 mars 1825, cinq vaillantes personnes, M. Charles Héon et son épouse Louise Cormier, Charles Thibodeau et son épouse Rosalie Poirier et M. Hubert Poirier, quittèrent leur belle paroisse natale, la Nativité de la Sainte-Vierge de Bécancour, pour tenter fortune et s'établir sur les bords de la Rivière Bécancour, dont les eaux limpides vont se décharger dans la majestueux Saint-Laurent, à peu de distance du clocher qui avait vu s'écouler les premiers jours de leur enfance. Ce fut là le noyau d'hommes courageux qui les premiers donnèrent l'élan à la colonisation dans les Bois-Francs.

En pleine forêt, ces colons rencontrèrent deux sauvages qui faisaient la chasse en ces parages, et qui furent accusés d'avoir massacré un Canadien du nom d'Antoine Dubuc, de Saint-Pierre des Becquets. Ce meurtre eut lieu à un arpent au Nord-Est de l'Eglise actuelle de Blandford. L'un de ces sauvages, nommé Noël François, maître chante, dit-on, de Saint-Pierre des Becquets, fut trouvé coupable de cet homicide aux assises criminelles de la Cour des Trois-Rivières, et exécuté, en cette ville, en septembre 1825.

Nos braves pionniers de la colonisation, Charles Héon et ses compagnons, arrivèrent, le 27 mars 1825, sur les limites des cantons de Blandford et Maddington, y construisirent, à la hâte, une cabane en bois rond de 17 pieds carrés pour se mettre à l'abri des injures de l'air et se protéger contre l'inclémence de la saison. Une fois installés sur ces lopins de terre, ils s'armèrent courageusement de la cognée du défricheur et en peu de temps, à force d'énergie et de travail, ils parvinrent à préparer à la culture une certaine étendue de terrain. Dès le même printemps, ils purent confier à la terre blé, patates et blé-d'inde. Cette petite semence leur donna dans l'automne un excellent rendement. L'année suivante, les défrichements furent beaucoup plus considérables, et la récolte très abondante ; ce qui réjouit grandement le cœur de ces colons, et leur fit comprendre qu'en peu d'années, ils pourraient se créer là de très beaux établissements agricoles. Il en fut ainsi tant qu'on s'occupa d'agriculture ; mais vint le commerce de bois. On négligea la culture, et la paroisse de la "Rivière Bécancour," comme on l'appelait alors, ne fit plus, ou presque plus de progrès. Le gouvernement d'alors, pour encourager la colonisation dans ces endroits, fit don à M. Charles Héon des lots C D E et F dans le 10ème rang du canton de Blandford. Cette étendue de terre étant trop considérable pour permettre à M. Héon d'entreprendre de la défricher seul, il se décida à en donner une partie à de nouveaux colons, pour avoir la consolation de les voir se fixer près de lui dans l'immensité

de la forêt. Il en fit une large part à M. Joseph Gagnon de Bécancour qui vint s'y établir avec sa femme et ses trois enfants, en mars 1826. En 1827, Barthélemy Auger, Jean Rousseau et Clément Mailhot, tous trois de la paroisse de Gentilly, montèrent dans le canton de Blandford, et commencèrent des défrichements sur les terres dont ils avaient fait l'acquisition.

En 1826, MM. Charles Héon, Charles Thibodeau, et Hubert Poirier avaient commencé à ouvrir un chemin de douze milles de longueur entre Blandford et Maddington, se prolongeant jusqu'à Gentilly.

Au mois de juillet 1828, les braves colons de Blandford, se voyant privés de toute assistance religieuse les dimanches et les fêtes, plantèrent une croix sur le bord de la rivière, près de la ligne du Canton de Maddington. C'est au pied de cette croix que ces défricheurs s'assemblaient, les jours consacrés au Seigneur, pour y réciter le chapelet et y faire en commun quelque lecture édifiante : oh ! ce devait être là un spectacle sublime aux yeux du Seigneur !

La première mission dans le canton de Blandford eut lieu dans le mois de février 1828. Il y a 70 ans. Elle fut donnée par M. Claude-Gabriel Courtin, curé de Saint-Edouard de Gentilly. Messire Courtin était un français. Il fut obligé de quitter sa patrie, la belle France, lors la malheureuse révolution française. Il

construire un moulin à farine. C'était une construction qui n'égalait ni en proportion, ni en splendeur, ni en perfection des machineries, les magnifiques moulins à farine des MM. Ogilvie, de Montréal ; mais tout modeste qu'il était, ce moulin suffisait aux colons de cette époque et rendait des services immenses à cette population. Une scierie et un moulin à farine dans une paroisse naissante et éloignée de tout centre important, sont deux choses indispensables.

Mais il est une autre chose importante pour une nouvelle colonie : c'est une chapelle.

Le Canadien, qui a vu le jour sur les rives enchantées de notre grand fleuve, qui a appris sur les genoux de sa bonne mère à bégayer le doux nom de son Dieu, qui a vu s'écouler péniblement les jours de son enfance à l'ombre tutélaire du clocher de sa paroisse, qui a contracté dès son bas âge l'habitude de se rendre tous les dimanches et jours de fêtes au temple catholique pour y offrir l'encens, prier et adorer, ne peut se faire à l'idée de vivre sans édifice religieux pour rendre publiquement au Seigneur le culte qui lui est dû, sans un autel pour offrir le saint sacrifice, sans un prêtre à ses côtés pour le consoler et le soutenir au milieu des difficultés sans nombre qu'il rencontre à chaque pas sur le chemin de la vie.

Dans de semblables circonstances, les colons de la Rivière Bécancour, s'assemblèrent, et il fut unanimement résolu de s'adresser à Mgr Signay, Archevêque de Québec, pour lui demander la permission de construire une chapelle. Cette requête est datée du 6 mars 1833. Elle fut signée par 34 paroissiens et fut certifiée par M. L. Genest, Notaire de Gentilly, le 16 mars 1833. Leur demande fut favorablement accueillie et permission de bâtir une chapelle d'au moins 50 pieds par 35 pieds, leur fut accordée par Mgr Signay, le 12 avril 1833.

M. Charles Héon entreprit de construire la dite chapelle, comme il appert par un acte en date du 28 novembre 1834, fait par maître L. Genest, notaire de Gentilly. Une lettre de M. L. Massue, de Québec, en date du 26 juin 1835, nous fait connaître la date approximative où fut élevée la chapelle. "Je regrette beaucoup de ne pouvoir me rendre sur les lieux et être présent pendant que l'on procédera à ériger cette chapelle. Il me paraît urgent d'abattre le peu de bois qui reste sur la largeur du terrain afin de prévenir tout accident par le feu. Avant que vous procédiez à lever la bâtisse, il est de devoir que vous en préveniez Monsieur le curé ou celui qui est à sa place, pour qu'il



Chapelle Saint-Louis de Blandford, bâtie par M. Charles Héon, en 1835.

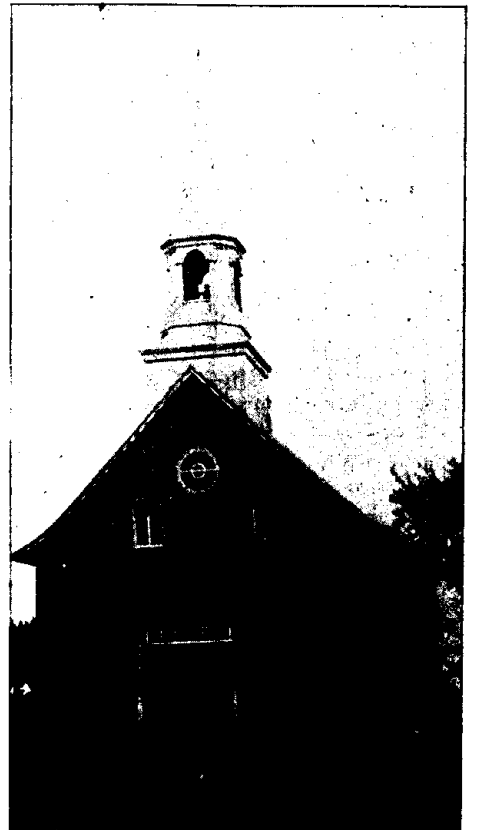
fut curé de Gentilly de 1795 à 1832. Il fut le premier prêtre qui pénétra dans le canton de Blandford, comme dix ans plus tard, le 6 février 1838, M. Olivier Larue, alors curé de Gentilly, fut le premier qui mit le pied dans le canton de Stanfold, dit la messe et baptisa sept enfants dans la maison de M. Pierre Bercase, alias Pierre Landry, qui demeurait sur les bords de la rivière Nicolet, dans le 12e rang.

Dans sa visite aux colons de Blandford, Messire Courtin dit la messe dans le haut de la maison de M. Charles Héon, leur adressa de chaleureuses paroles d'encouragement, bénit leur croix et leurs bâtisses.

Cette mission de Blandford fut faite successivement jusqu'en 1839, par messieurs les curés et vicaires de Gentilly, Michel Carrier, Olivier Larue, François-Magloire Turcotte, Joseph-David Déziel. A l'automne de 1839, M. Denis Marcoux fut nommé missionnaire de Blandford, avec résidence à Gentilly.

Tout allait à merveille dans la petite colonie de Blandford. Les terres se défrichaient rapidement, les récoltes étaient très bonnes, et déjà les colons jouissaient du fruit de leurs rudes labeurs en récoltant du grain suffisamment pour passer la plus grande partie de l'année. M. Héon bâtit alors une petite scierie, qui permettait aux défricheurs de faire préparer le bois dont ils avaient besoin pour construire leurs maisons et leurs bâtiments de ferme. C'était là un point important de gagné.

Les colons d'alors étaient obligés de transporter leurs grains pour les faire moudre à Gentilly, à une distance de dix-huit milles, dans un chemin nouveau et pénible et à travers une longue savane. M. Charles Héon, homme d'énergie et d'initiative, se décida à



Eglise Saint-Louis de Blandford, bâtie en 1835, restaurée en 1891.

bénisse le terrain, y pose une croix et puisse faire ce qui est d'usage en pareil cas."

La chapelle de la rivière Bécancour, fut donc entreprise par M. C. Héon, le 28 novembre 1834. Elle fut levée vers la fin de juin ou le commencement de juillet 1835, et livrée au culte en novembre 1835. M. Michel Carrier, curé de Gentilly, faisait alors les missions de la rivière Bécancour. Ce fut lui qui dit la première messe dans la chapelle de Blandford, la première élevée dans les Bois-Francs. Ce fut en décembre 1835.

L'hon. Louis Massue, de Québec, se montra d'une grande libéralité envers ces pauvres colons ; il leur fournit la peinture, les vitres et les ferrures ; c'était là assurément leur témoigner un vif intérêt et leur donner un puissant encouragement. Vers la fin des travaux, deux personnes de confiance se rendirent dans la généreuse ville de Québec pour recueillir quelques aumônes en faveur de la nouvelle mission. Elles furent assez heureuses pour rapporter la somme de cent piastres en argent, un joli tableau sur toile, don de M. Légaré peintre, et une croix en fer que l'on voit encore aujourd'hui sur le clocher de Saint-Louis de Blandford.

Depuis l'année 1840 jusqu'à 1849 la mission de Blandford fut faite par messieurs les curés de Saint-Calixte de Somerset, MM. Clovis Gagnon, Charles-Edouard Bélanger et Edouard Dufour. De 1849 à 1862 par messieurs les curés de Stanfold, MM. Antoine Racine, mort évêque de Sherbrooke, Pierre Lahaye et Narcisse Pelletier.

En 1862 Mgr Thomas Cooke, évêque des Trois-Rivières, nomma M. Arthur Carufel premier curé résident à Saint-Louis de Blandford. Ses successeurs furent : MM. Ovide Carufel, Charles Bellemare, Henri Julien, Georges Brunel et Charles-Edouard Mailhot.

Nous devons ici déclarer en justice que si c'est un fait acquis à l'histoire de la paroisse de Blandford que MM. Charles Héon, Charles Thibodeau et Hubert Poirier en ont été les premiers colons, il est également vrai que M. Charles Héon a été pour ainsi dire l'âme de cette colonie dans les premières années de son développement.

M. Héon a occupé, à diverses reprises, des postes d'honneur et de confiance au milieu de ses concitoyens, et par son énergie, son travail persévérant et ses sages économies, il était parvenu à une belle aisance, et peut être cité à bon droit à tous ceux qui désirent s'établir sur des terres nouvelles comme un exemple frappant du succès auquel ils peuvent arriver.

La propriété de M. Charles Héon est restée bien de famille. Elle est occupée aujourd'hui par son petit-fils, M. Philippe Héon.

M. Charles Héon est décédé à Saint-Louis de Blandford, le 16 mai 1882, âgé de quatre-vingt-trois ans, deux mois et seize jours, muni de tous les sacrements de l'Eglise et entouré de l'estime générale de la population.

Qu'il repose en paix !

JE ME SOUVIENS.

UNE POMME DE TROP

Un jeune homme demandait à Franklin pourquoi la possession de grandes richesses était toujours accompagnée de déceptions et d'inquiétudes. Alors Franklin, voyant un panier plein de fruits, y prit une pomme, puis il la présenta à un enfant qui jouait dans la chambre. L'enfant pouvait à peine la tenir dans sa petite main.

Franklin lui en offrit une seconde que le bambin, tout joyeux, prit de l'autre main. Enfin, le docteur en choisit une troisième plus belle que les deux premières et la lui présenta encore.

L'enfant serra ses deux mains pleines contre sa poitrine et essaya de recevoir la troisième pomme appuyée sur les deux autres. Mais ses efforts furent inutiles ; la troisième pomme tomba sur le tapis, et il fondit en larmes.

Alors Franklin se tournant vers son interlocuteur : —Voici, dit-il, un petit homme qui a trop de richesses pour pouvoir en jouir. Avec deux pommes il était heureux, et il ne l'est plus avec trois.

SONNET

A Irène.

*Pourquoi n'irait-on pas, ô charmante fille !
Cueillir la marguerite ainsi que le muguet
Et les belles-de-nuit, la menthe de juillet,
L'aillet, la balsamine et les pieds-d'alouette.*

*Pourquoi n'irait-on pas, ô gentille brunette !
S'asseoir près du grand chêne, effeuiller cet aillet
Toutes ces belles fleurs, enfin tout ce bouquet
Que nous avons cueilli, ma mignarde coquette.*

*Pourquoi n'irait-on pas près de ce blanc ruisseau
Ecouler, gentiment le doux chant de l'oiseau
Quel murmure là-bas dans la plaine odorante.*

*Pourquoi n'irait-on pas, ma mignonne charmante
Se reposer tous deux à ces parfums rêveurs
A ces tendres accents qui font battre les cœurs.*

ELLIMAC VALANCOURT.

LES RÊVES DU TIMONNIER

L'officier de quart a piqué dix heures.

La nuit est noire, la brise forte, la mer houleuse, et la pluie commence à tomber. La bordée de tribord va prendre le quart, et le timonnier, qui est de barre, vient prendre son poste. C'est un grand garçon de vingt-huit à trente ans, à barbe blonde, aux yeux noirs qui brillent dans la nuit. Gêné par ses effets cirés, il vient en ajustant son suroît et en mettant ses grosses mitaines.

—Oie-Suroie ! crie le timonnier relevé.

—Oie-Suroie ! répète le nouvel arrivant, en prenant en main la roue du gouvernail.

La pluie qui tombe, fine et pénétrante, poussée par un vent glacial—l'on est au mois de mars—fouette la figure du timonnier.

Appuyé légèrement sur la roue, le marin consulte son compas, regarde la voile, fouille l'horizon. Mais tout cela, il le fait machinalement, il a l'esprit ailleurs, il pense à sa famille qu'il vient de quitter, à sa femme, à sa mère, à sa petite fille, il pense à la France, il pense à la campagne de pêche qu'il entreprend, campagne périlleuse sur les bancs de Terre-Neuve.

Mais à ces pensées tristes viennent se joindre et l'espoir du retour et la joie de se revoir ; il pense aux quelques mois d'hiver qu'heureux il dépensera en famille.

Pendant, la pluie cesse, mais le vent augmente ; l'officier de quart a fait charger le grand perroquet, tout fait craindre une tempête.

Le front du timonnier se ride, ses yeux perdent leur belle clarté. Ah ! s'il n'allait pas revenir ?... S'il allait se perdre ? O Dieu ! que deviendraient sa fille, sa femme, sa mère ? Non, ce n'est pas possible : sainte Anne d'Auray le protège, et la Vierge-Mère aussi ! Il aura peut-être bien des périls à courir : mais il reviendra sain et sauf.

De nouveau la gaieté revient sur le front du matelot ; il a confiance, il sera sauvé.

La tempête cesse, le temps redevient serein ; encore une fois, le navire a surmonté les périls de la mer.

* *

La campagne de pêche se passe, octobre arrive, les navires pêcheurs lèvent l'ancre pour rentrer au port.

C'est encore un soir ; il est près de minuit ; notre marin est à la roue. Le temps est beau, la lune brille, le vent est favorable ; dans quelques jours, la France reverra les enfants pêcheurs.

Le visage du timonnier est radieux, la pêche a été bonne, il rapporte de gros écus ; que sa femme va être heureuse, que de larmes de joie va verser sa vieille mère, que de joyeux éclats de rire va pousser sa chère fille !

Ah ! sa fille : maintenant elle a deux ans, elle l'appellera PAPA, elle courra au-devant de lui sur la route, elle l'enlaccera de ses petits bras rouges. Il jouera avec elle, il se fera enfant comme elle et pour elle ; que de bons moments il passera pendant les longues soirées d'hiver au milieu de ces êtres aimés ! Comme il va se

dédommager des fatigues de l'été. Il se voit arrivant chez lui, se jetant dans les bras de sa femme qui ne l'attend pas encore. Quelle joie de le revoir après une si longue absence ?

Tout à coup, le timonnier est tiré de sa rêverie par le cri de l'homme de bossoir :

—Un feu de terre par tribord !

Le timonnier regarde ce feu qui grossit peu à peu.

—C'est Ouessant ! crie-t-il. C'est la France !...

Baissant la tête, il se découvre :

—Merci, mon Dieu ! dit-il.

Henry Coupin

BIBLIOGRAPHIE

Voltaire, Madame de Pompadour et quelques arpents de neige, par Joseph Tassé—Lévis—Pierre-Georges Roy, éditeur, 1898.

Voltaire et Pompadour ! Deux noms sinistres attachés à notre histoire. Plutus et Vénus accouplés. Deux mauvais génies qui changèrent le cours de nos destinées et détruisirent l'œuvre de François 1er, de Henri IV, de Louis XIV, de Richelieu et de Colbert.

M. Tassé étudie ces deux tristes personnages sur tout dans leurs rapports avec le Canada. On sait que Voltaire est l'auteur de la célèbre phrase : " Vous savez que la France et l'Angleterre sont en guerre pour quelques arpents de neige, vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. " Madame de Pompadour, elle, en apprenant la chute de Québec, en 1759, s'écria avec joie : " Enfin le roi dormira tranquille ! " Les deux amis n'aimaient donc guère le Canada.

Cette étude remplie de renseignements intéressants forme le quatrième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne*.

On peut se procurer *Voltaire, Madame de Pompadour et quelques arpents de neige*, en s'adressant à l'éditeur, M. Pierre-Georges Roy, 9, rue Wolfe, Lévis. Prix : \$0.15.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

AMITIÉ ENTRE UNE POULE ET UNE VACHE.

On connaît l'histoire de ce petit oiseau, le Pluvian, qui pénètre dans la bouche du crocodile et le débarrasse des détritiques et des parasites qui souillent ses dents et ses gencives. Le crocodile reconnaît certainement les services que lui rend son commensal, car il le laisse tranquille alors qu'il englutirait n'importe quel autre oiseau sans crier gare. Des exemples analogues abondent : par exemple, l'oiseau dit " pique-bœuf " qui, dans les pays chauds, dévore les parasites des bestiaux. Ce sont là des cas normaux. Il peut aussi y avoir des cas exceptionnels, comme un de ses amis l'a fait connaître à M. de Parville.

" Mon attention, raconte-t-il, s'est portée souvent, pendant une villégiature de quelques mois, sur une vache couchée sur le pré ; des multitudes de mouches se promenaient sur ses naseaux et sur le globe de ses yeux. Or, une poule arrivait toujours à point, la même tous les jours ; elle se hissait sur la tête de la vache et passait des heures à picorer dans les yeux et les naseaux les mouches importunes. La vache et la poule y trouvaient évidemment chacune son compte ; la vache laissait faire, sans crainte des coups de bec, et la poule s'installait là comme chez elle, sans la moindre crainte. Comment ce petit manège avait-il pris naissance ? Est-ce la vache qui avait imaginé ce moyen de se débarrasser des mouches ? Est-ce la poule qui avait commencé ? Les animaux possèdent-ils un langage spécial ? Comment se font-ils comprendre ? Toujours est-il que la poule est venue en aide pendant des mois à sa grosse voisine d'étable. On peut avoir besoin d'un plus petit que soi. "

C'est la morale de l'histoire.—HENRI COUPIN.

LE BLÉ ET LA VIGNE

LE LABOUREUR

*Je suis le laboureur, je sème et je moissonne ;
La plaine, par mes soins, d'épis murs se couronne.
Je chasse la disette et j'apaise la faim.*

LE VIGNERON

*Je suis le vigneron ; dans mes plants que j'aligne,
Je cultive, j'émonde et j'arrose la vigne.
Je fais jaillir la source où boit le genre humain.*

LE PRÊTRE

*Je vais semant la vie et nourrissant les âmes ;
C'est moi qui de l'amour alimente les flammes,
Amis, unissons-nous et nous donnons la main.*

LE LABOUREUR

*Oui, j'ai besoin du pain que vous donnez, mon père ;
Sans vous, à qui mon âme aurait-elle recours ?*

LE VIGNERON

*Vous seul versez au cœur le vin qui désaltère ;
Sans vous, l'ardente soif dévorera mes jours.*

LE PRÊTRE

*Sans vous, amis, l'autel languirait solitaire ;
Du froment, de la vigne, il me faut le secours.*

TOUS TROIS ENSEMBLE

*Seigneur, qu'à nos mains l'amour s'accomplisse :
Nous vous offrons tous trois le pain et le vin ;
Ainsi, chacun de nous concourt au sacrifice,
Et nous coopérons à l'ouvrage divin.*

A. DE SÉGUR.

LE MENHIR DE GRANDLIEU

La Bretagne — qui est un peu le pays de nos pères — est aussi le pays des légendes par excellence.

Chaque hameau, chaque bourg, chaque ferme, chaque carrefour, chaque coin de lande, chaque ruine, presque chaque chaumière possède la sienne.

Les souvenirs de la Révolution et des guerres vendéennes sont venus ajouter leurs histoires sombres aux vieilles traditions de l'Armorique, qui avaient déjà peuplé de fantômes, de revenants, de korrigans, de fées et autres esprits occultes, cette terre ossianesque, où le vent des forêts druidiques semble parler un langage mystérieux aux peulvans éparpillés dans les ajoncs et les bruyères.

Là, on croit toujours aux sorciers et aux sortilèges.

On guérit encore " du secret ".

Trois croix faites avec le pouce, des mots magiques marmottés à voix basse, quelques souffles sur les parties malades ; et vous voilà guéri.

Pas tout de suite, mais vous guérirez — ce qui est tout comme.

Sans cela, voyez-vous, c'étaient des complications, des inflammations, des fièvres malignes, la gangrène, le tétanos, que sais-je !

La mort peut-être.

Et puis, je vous conseille de sourire, si vous voulez scandaliser les gens et passer pour un mécréant sans principes et sans vergogne !

En Bretagne, tous les sillons font une courbe, dans le sens du cours de la lune, pour attirer sur la récolte son influence bienfaisante — d'aucuns disent sa bénédiction.

Celui qui ose braver le préjugé populaire et tracer ses sillons en droite ligne est un libre-penseur, un révolutionnaire, un " mauvais gas ".

Des légendes ! oh oui, elles pullulent en Bretagne.

Légendes religieuses, légendes guerrières, légendes d'amour, légendes macabres, il y en a pour tous les goûts.

Il en est même qui sont renouvelées de la bible.

Témoin la légende du lac de Grandlieu, évidemment l'histoire de Loth et de sa femme ; et celle du roi Grallon — le roi d'Is — qui rappelle la fin tragique de Balthazar et peut-être aussi la disparition mystérieuse des Atlantides.

Pour le moment, parlons du lac de Grandlieu, cette nouvelle Mer Morte, dont les eaux, bien que douces

et limpides, et n'exhalant aucune odeur de soufre et de bitume, n'en recouvrent pas moins, dit-on, les ruines englouties d'une ville maudite.

Le lac de Grandlieu est situé dans le département de la Loire-Inférieure, à quelques lieues au sud-ouest de Nantes.

Il a près de quarante milles de circonférence, et communique avec la Loire par un canal ouvert, il y a quelques deux cents ans, par les moines génovéfains de Buzay.

Ses eaux s'alimentent par la Boulogne et l'Ognon, et se déchargent par l'Achenau, l'un des affluents de la Loire.

D'après la tradition, l'emplacement que ce lac occupe aujourd'hui formait autrefois une campagne plantureuse et charmante, du nom d'Herbadilla, qui se déroulait toute verte et toute fleurie autour d'une ville païenne du nom d'Herbauges.

Au loin s'étendait la forêt de Vertève, une des sept grandes forêts de l'ancienne Bretagne, célèbre par les amours légendaires de la fée Viviane et de l'enchanteur Merlin, qui traînait les lourds menhirs de pierre à sa suite, depuis les côtes d'Irlande jusqu'aux plaines de Carnac.

D'après la même tradition, cette ville et cette campagne furent submergées, vers le milieu du sixième siècle, et remplacées par cette nappe d'eau qui ne s'est jamais desséchée depuis et qui forme probablement le plus grand lac de France.

Voici maintenant ce que raconte la légende.

Cette ville d'Herbauges était païenne, comme je viens de le dire, et, de plus, livrée à toutes sortes de débauches.

Quand le reste de la Bretagne avait depuis longtemps embrassé le christianisme, les habitants de cette ville avaient résisté à tous les efforts des envoyés de Dieu, et persisté dans leur idolâtrie et leurs débordements.

Le dernier missionnaire qui porta chez eux la parole évangélique fut saint Martin.

Non pas saint Martin, le populaire évêque de Tours, qui, étant soldat, coupa un jour son manteau en deux pour le partager avec un pauvre ; ce grand serviteur de Dieu était mort depuis longtemps.

Mais saint Martin, moine français né à Nantes en 527, et mort au monastère de Vertou, en 601.

Saint Félix, évêque de Nantes, l'avait nommé archidiacre de son Eglise, et l'avait chargé de travailler à la conversion des habitants du sud de la Loire.

Le nouveau prophète d'Israël entre dans la ville impie, prêche sur les places publiques, fait des miracles et des prédictions, adjure les habitants de renoncer à leurs désordres et d'embrasser la foi du Christ.

On lui répond par des injures, on le bafoue, on le raille, et finalement la populace ameutée le poursuit en lui jetant des pierres.

Le saint s'enfuit, et sort de la ville avec l'homme qui lui a donné l'hospitalité, et qui, pour cette bonne action, échappera seul au cataclysme qui se prépare.

La femme de ce brave homme le suit ; mais leur enfant est resté dans la ville — on ne fait où.

— Où est mon enfant ? s'écrie la pauvre mère.

— Il est entre les mains de Dieu, répond saint Martin, fuyons !

— Mon enfant ! mon enfant !

— Fuyez, fuyez ! pas une minute à perdre.

— Je veux mon enfant ! sanglote la malheureuse.

— Ecoutez la voix de Dieu ! crie saint Martin ; fuyez ! suivez-moi !

Derrière eux le sol tremble et s'affaisse.

Une trombe formidable, un déluge inouï tombent du ciel et fondent sur Herbauges, qui s'engloutit dans un monstrueux pêle-mêle, avec ses monuments, ses édifices et ses habitants, au milieu des cris d'épouvante, des vagues, du tonnerre et des éclairs.

— Mon enfant ! mon enfant ! hurle la mère désespérée.

— Au nom de Dieu, ne détournez pas la tête ! lui commande saint Martin.

Mais la pauvre femme s' imagine avoir entendu une voix chérie qui l'appelle.

A cette voix, elle oublie tout, brave tout, sacrifie tout.

Elle se retourne et tend les bras vers la ville que la main vengeresse de Dieu pulvérise.

Hélas !

Ses pieds s'enfoncent dans le sol, sa langue se dessèche, une lourdeur terrible paralyse ses mouvements, ses membres se raidissent, tout son corps s'immobilise, se fige, se pétrifie.

Elle est changée en statue de pierre !

N'est-ce pas là, vivante et rajeunie, la légende biblique de la femme de Loth, — avec, en sus, la touchante auréole de l'amour maternel ?

Les pêcheurs du voisinage, qui croient entrevoir sous l'eau, dans les temps calmes, des restes d'édifices et des fragments de colonnes, et qui prétendent même entendre souvent des tintements de cloches monter des profondeurs transparentes du lac, nous montrent encore, à quelque distance du village, au détour d'une route abandonnée, ce qu'ils appellent la " femme de pierre ".

Je l'ai vue, je l'ai touchée, j'en ai fait le tour, j'en ai même détaché quelques éclats.

C'est tout simplement un menhir de granit, qui, aux yeux des gens de bonne volonté, présente vaguement l'apparence d'une femme.

— Il ne faut pas la vexer, disent les gens de l'endroit, car elle très méchante.

On le serait à moins.



PARTIE DE PLAISIR

(suite et fin)

On me dit que je dois continuer cette *partie de plaisir*... je croyais que c'était fini, c'est un véritable... acharnement, que je me suis mis là ! — C'est ainsi, me racontait notre inimitable Jean des Erables, que s'exprimait un grand imprimeur européen, pour dire : un *harnachement*.

Nous voilà donc à la nage dans des vagues de poussière, à la recherche du pont qui passe sur la Chute aux Iroquois.

Quel pont, mes frères !... Je tremble encore... comme une pierre de taille, rien que d'y songer !

Figurez-vous une masse de grands trous, autour desquels on aurait mis de petits bouts de bois !... Et les chevaux de Labelle, il fallait les voir, galopant sur cette œuvre d'art, alors que nous, misérables citadins, nous pensions à chaque pas notre dernière heure arrivée !

Ça n'y fait rien : un pas pour une dernière heure, ou une dernière heure pour un pas, c'est raide... je crois que c'est cela qui nous a donné des ailes. Car il faut être très zélé... non, très ailé, pour traverser ce joli pont !

Il nous semblait sortir d'un rêve, quand nous atteignîmes l'autre bord de la rivière. Vous allez me dire que ce n'était pas l'autre bord, puisque nous avions en ce moment l'autre bord devant nous. — Je vous avoue que je n'y... voyais que du feu, puisque nous étions complètement aveuglés par le sable. J'ai rapporté, comme souvenir, un peu de ce feu que nous voyions par du sable : c'est bien curieux !

Tandis que le brave ivrogne de Paris, lui, était aveuglé par les fumées du vin (encore une fumée que je vais tacher de me procurer pour la mettre en bouteille : ce doit être *ben rare* !), quand il demandait au sergent de ville :

— C'est-y ici, m'sieu l'sergot, l'aut' bord de la rue ?

— Mais non, s'pèce d'bécile ; c'est de l'aut' côté.

— Vous frai z'observer, m'sieu l'sergot, que c'est itérativement faux, puisque de l'aut' côté i m'ont dit qu'c'était ici.

Evidemment, il avait raison, le sergot aussi, moi... itou.

Comme c'est mon opinion, il est évident que ce ne peut être la vôtre, chers lecteurs : il faut, m'a-t-on

enseigné quand... je vagissais encore, savoir distinguer le tien du mien, donc... Quelle logique !... on va la serrer...

— Dans l'armoire ? me dit la gracieuse petite Maimaine.

— Mais non, chérie : on ne serre pas la logique comme on serre un crêpe.

— On va servir des crêpes ?... Que je suis contente ! je les aime tant !

Allez donc désabuser cette mignonne !

— Ecoute, petite Minette : tu mets les...

— Mais non, monsieur, je ne mêlais pas !

— Laisse-moi achever, mon petit amour : tu mets les bienveillants lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ et toutes tes petites amies qui le lisent, sur un gril chauffé à blanc—par ce temps de chaleur !... ; veux-tu, nous allons achever cette fameuse partie de plaisir...

— Mais oui, monsieur, viens l'achever : voilà assez longtemps que je te le demande.

Je reviens du jardin, où cette petite tyranne de Maimaine m'a conduit, sans que j'eusse à répliquer.

Donc, nous sortions de table. Oh ! je vous entends bien ! Mais est-ce ma faute, moi, si vous ne nous avez pas vus nous y mettre ?

Devant la porte de "Ma Tante", c'est la montagne ; derrière la porte, ce l'est aussi, mais une montagne de fruits, de confitures... que les pépins et les noyaux m'en viennent à la bouche, rien qu'en me la rappelant !

Nous en faisons l'assaut, M. Trempe et moi... de la montagne devant la porte, entendons-nous bien. L'autre... c'était bon pour des goujats : nous n'avions pas faim. (Je crois bien ! nous avons mangé comme des ours blancs—qui mangent beaucoup, dit-on).

Arrivés en haut, nous n'étions plus que lui... lui seul ! nous étions... tout trempe !... Mais aussi, comment le bon Dieu, si bon, a-t-il pu s'amuser à faire de pareilles côtes ?

Je comprends la Bible, en ce moment précis : jusqu'ici, je ne l'avais pas comprise du tout.

Adam avait certainement bâti une cabane de bois rond à Labelle, quand cela faisait partie du domaine du Paradis terrestre. Il s'y endormit, au temps où il avait le bonheur d'être... non : le malheur d'être seul. Ce fût une des côtes que nous avons vues là, que Dieu prit à Adam, pour en faire... Labelle... moitié du genre humain.

Sur cette côte (je n'ose plus dire : de Labelle, maintenant !), l'hon. M. Rolland s'est bâti un magnifique chalet, pied-à-terre ravissant, d'où il peut contempler à son aise tous les charmes de... faut-il l'adjectif possessif, ou l'article ?...—Que c'est ennuyeux, de devoir écrire !... eh ! bien, soit les charmes de sa... non, je vois que c'est de Labelle. Que Mme Rolland me pardonne l'impolitesse de... la langue française.

Vous savez aussi bien que moi, que l'hon. M. Rolland est le dévoué président de la société de colonisation, vous savez aussi que c'était cette société qui organisait le pèlerinage décrit en ces pages avec toute la componction dont mon encrier est capable.

Nous faisons le tour du chalet de M. Rolland, et nous découvrons—horreur !—que les persiennes du côté du nord, je pense... d'ailleurs, cela n'y fait pas grand'chose : des quatre côtés, elles sont au nord, regardez les guides, les livres de l'hon. M. de Montigny, ceux de tous les écrivains canadiens ayant parlé de ces beaux pays ; nous découvrons que ces persiennes ont été ouvertes : bien sûr, les assassins avaient des projets probablement très sanguinaires, je dirai plus, des projets... peu avouables. Ceci est encore une tournure de comparatif que m'a enseignée notre ami Jean des Érables.

Après mille conjectures qui nous ont fait perdre les conjonctures ayant fait abandonner, à ces misérables, leurs noirs complots, il (puisque je n'y étais plus) nous sommes consultés, pour savoir si lui, nous refermerions la persienne ?—Il lui ai passé un échafaudage entier, avec lequel M. Trempe au superlatif parvint à faire tenir la dite persienne. Pendant ce temps, l'autre ami de M. Trempe, il me suis épongé beaucoup moins trempe.



PAYSAN



FEMME CUBAINE

TYPES CUBAINS

Fiers comme cent mille hommes qui en auraient battu mille, nous faisons l'assaut de la côte à rebrousse-poil, ce qui parut extrêmement aisé à mon bon ami : moi, cela m'est égal. La monter en bas ou la descendre en haut, rouler de la tête aux pieds, j'aime tout autant.

Au bas de cette grande côte, sur une toute petite côte, se trouve l'église : nous eûmes l'excellente intention d'y entrer, mais ce fut tout. Accès presque impossible ; miracle d'équilibre quand on veut s'y mettre à genoux ou s'y tenir debout ; air irrespirable ; ais s'entrechoquant comme ceux d'une mesure abandonnée : c'est ce qu'on éprouve, ce que l'on sent, ce que l'on voit en cette église.

Enfin, nous allâmes sur la butte Montmartre de Labelle, entre le pont des soupirs... oh ! non, mille fois non ! le pont des courants d'air, oui ! et la gare de Labelle, cueillir quelques fleurs, entre autres la jolie *Fleur de mai* ; nous retournâmes chez "Ma Tante" afin de nous remettre, par un bon souper, de nos fatigues et de nos émotions, et... nous voici.

Non sans remercier à nouveau le dévoué M. le Dr Brisson, M. de Carufel, tous ces messieurs du bureau de colonisation.

Je veux bien m'engager pour cinquante ans à coloniser comme ce dimanche. A condition qu'on me garantisse mes cinquante ans—avec force et santé ! Je suis si peu exigeant de ma nature.

FIRMIN PICARD.

Dans la "Nouvelle" publiée en notre numéro du 4 juin, sous la signature de M. W. Locat, et portant pour titre : "Sauvetage," il s'est glissé une erreur rendant la phrase diffuse, incompréhensible même. Page 74, 3e colonne, sixième ligne, il est dit : "... qui ne connaissent guère le secret des ambitions..." Il faut lire : *de nos ambitions*.—J'espère que l'aimable auteur me pardonnera cette nouvelle faute de ma plume... fourchue.

LÉGENDES HONGROISES

LE VIOLONISTE

Notre Seigneur se promenait un jour accompagné de son disciple Pierre ; ils contemplaient les beautés de la puszta et ne se parlaient pas.

Ils atteignirent une csarda où tout un village semblait s'être donné rendez-vous ; la compagnie devait être de joyeuse humeur, car les éclats de rire se succédaient sans interruption et l'animation était à son comble quand les voyageurs passèrent devant la porte.

Saint Pierre, pour qui ce spectacle était nouveau, éprouva le vif désir de le voir de plus près ; il voulut entrer, mais Notre-Seigneur lui dit d'une voix douce : — Pierre, n'entre pas !

Le disciple n'écouta pas la recommandation que son maître ne répéta pas deux fois ; mais au moment même où il pénétrait dans la csarda, un violon apparaissait sur son dos, sans qu'il en sût rien.

A peine fut-il entré, que les buveurs l'entourèrent, en levant leurs verres et en criant : "La musique ! la musique !" Saint Pierre ne comprenait rien, mais les filles et les garçons criaient toujours plus fort : "Joue, joue !" et les couples se formaient, attendant le signal de la danse.

Le pauvre apôtre essayait de faire comprendre qu'il ne savait pas la musique, mais le violon le démentait ; et plus il se défendait, plus les buveurs devenaient pressants ; des bâtons se levèrent et s'abaissèrent, quelques-uns touchèrent peut-être les épaules de saint Pierre. La situation était critique, elle ne prit fin que par la fuite du musicien malgré lui.

Pendant ce temps, Notre-Seigneur poursuivait paisiblement sa route ; lorsque le disciple, un peu confus, l'eut rejoint, Jésus lui dit sans colère :

— Ta curiosité est punie, car la vue du mal est le commencement du péché.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française



Contre-amiral Camara, comm. la flotte de réserve



Don de Cadarso, comm. le cuirassé *Maria-Christina*, tué à Manille

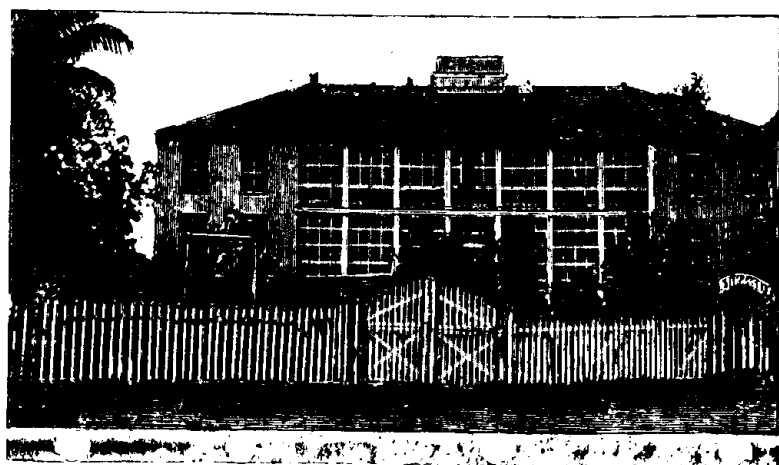


Contre-amiral Hediger, major-gén. de la flotte de réserve

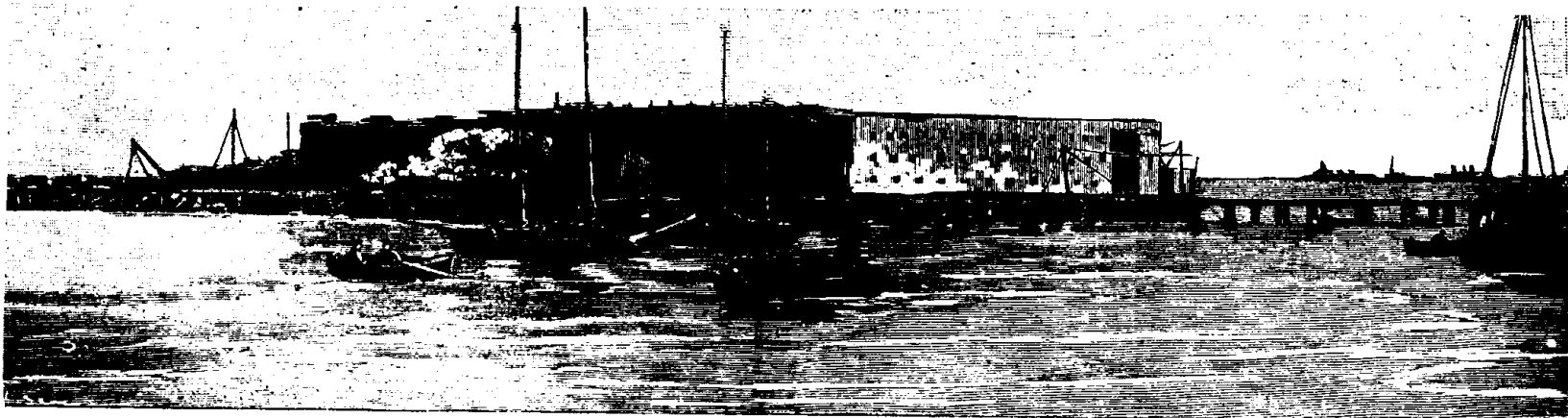
OFFICIERS ESPAGNOLS



Les baraquements des officiers



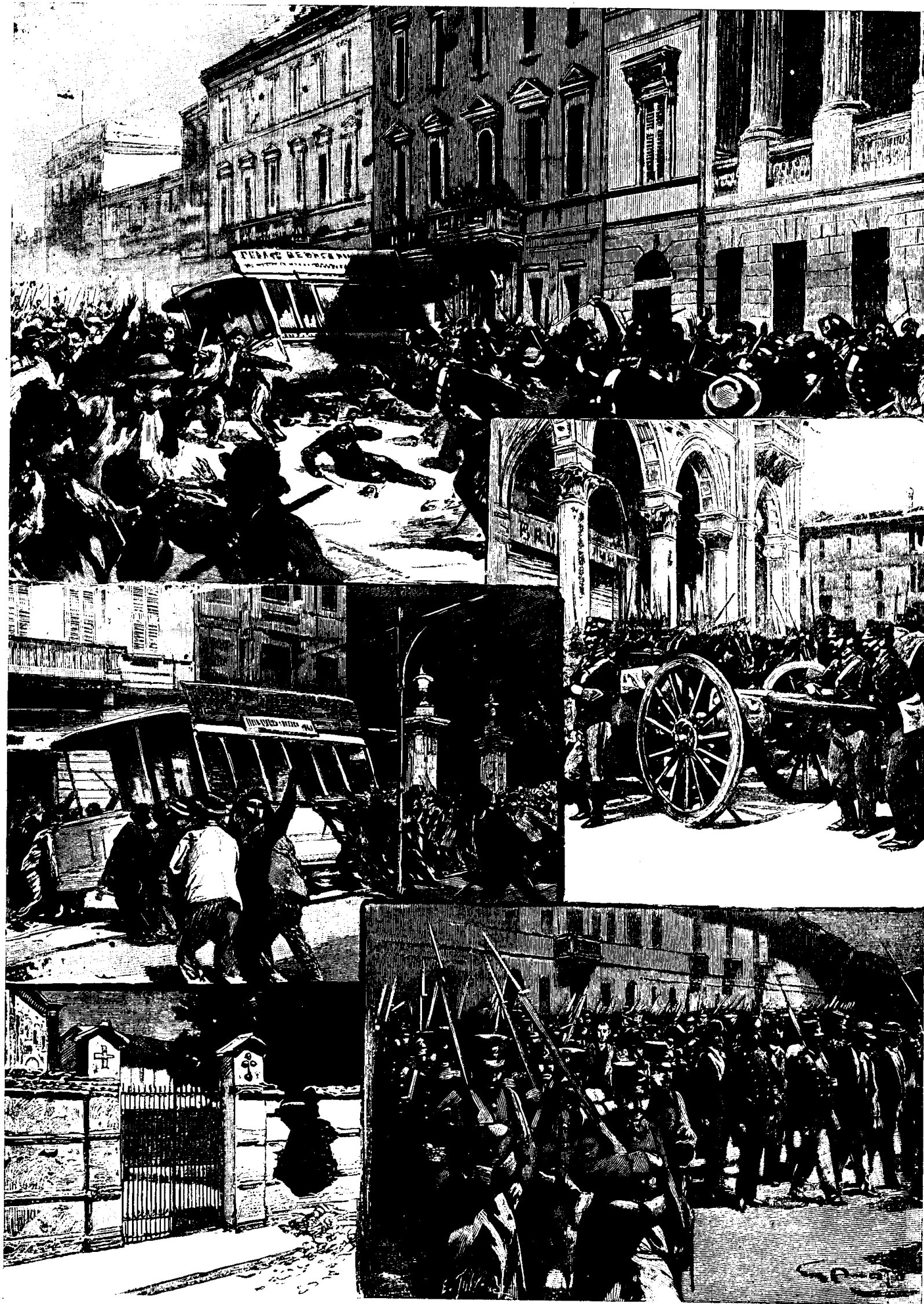
L'hôpital maritime



Le vieux fort Taylor et la jetée des magasins de charbon



KEY-WEST (ETATS-UNIS).—Le lazaret et les nouvelles fortifications en cours de construction



ITALIE : L'EMBUTE DE MILAN.—1. Devant le palais Saporiti.—2. A la porte Venezia.—3. Sur la place du Dôme.—4. La brèche au couvent des Capucins.—5. La troupe emmenant des prisonniers

TENDRES MOTS

A Mlle Laure B..

*Je sais un doux mot, qui charme l'oreille,
Un mot qui surpasse, en suavité,
Le miel le plus pur ; la rose vermeille
Devant lui s'éclipse et perd sa beauté :
Ce mot d'une douceur extrême,
Fait pour notre cœur, c'est : " je t'aime ".*

*L'enfant au berceau déjà le bégaye,
A sa mère aimante, il le dit souvent :
Plus tard, c'est toujours en vain qu'il essaye
De le retenir ; vif comme le vent,
Son cœur s'échappe et va lui-même
Dire à son amante : " Je t'aime ".*

*Mais je sais un mot qui dit plus encore.
Qui, tout en charmant, trouble et rend songeur ;
Plus beau que le ciel, quand il se décore
D'un manteau de pourpre, aimable couleur :
Ce mot qui, plus beau que l'aurore
Fait le bonheur, c'est : " je t'adore ".*

J.-E. GAUTHIER.

LE RÉVD. PÈRE J.-E. DÉSY, S. J.

(Voir gravure)

C'était grande fête, dimanche, le 5 juin, à l'Immaculée-Conception.

Cette nouvelle église, desservie par les RR. PP. Jésuites, sert de paroisse à la municipalité DeLorimier, à une partie de la rue Rachel jusqu'au bout du magnifique parc Logan, vers l'ancienne rue Amherst : d'autre part, à l'avenue DeLorimier et les rues parallèles ou adjacentes, vers l'Est, et jusqu'à la rue Ontario.

S.G. Mgr Bruchési faisait la dédicace du joli temple, le consacrant lui-même à Marie-Immaculée, dans les premiers jours du mois du Sacré-Cœur, presque au premier anniversaire de son élévation à l'épiscopat : on sait que Mgr Bruchési est archevêque du Sacré-Cœur. On sait aussi que ce sont les bons Pères de la Compagnie qui ont été chargés, par Notre-Seigneur, de propager spécialement ce culte à son Cœur adorable.

Le digne pasteur de la paroisse est, en ce moment, le Révd. Père Désy. Voici ce que nous apprend de lui le dictionnaire de Mgr Tanguay :

Le Père Désy naquit le 8 juillet 1841 à l'Isle Dupas, comté de Berthier. Il entra chez les Pères de la Compagnie de Jésus en 1861, suivit les cours de Philosophie et de Théologie partie à Woodstock (Maryland), partie à Leval (Mayenne) France.

En 1878, le Père Désy était envoyé à Québec, où il séjourna dix-huit ans, dont les deux dernières années comme supérieur de la résidence.

Le 18 août 1896, il était nommé curé à l'Immaculée-Conception, bâtie par le Rév. Père Renaud, recteur du scolasticat.

Lors de son séjour à Québec, le Père Désy établit, chemin Sainte-Foye, une maison de retraite pour les hommes, et construisit la belle chapelle de Notre-Dame du Chemin—vrai bijou.

Je demandais au Père si sa maison de retraite était dans le genre du Château-Blanc, du R.P. Wattrigant, de Lille (France).

—Mais oui, me répondit Père Désy, radieux ; connaissez-vous Père Wattrigant ?

—(Je vous avoue que j'étais ému en lui disant) : Oui, mon Père, très intimement. Mon propre lieutenant, M. Maudit, lieutenant à la 2e compagnie du 4e bataillon des Zouaves Pontificaux, était aussi Jésuite dans le nord de la France—à Amiens—où il est mort.

—C'était un ami intime pour moi, me dit le bon Père Désy.

Puis, le bon Père me fit promettre de le revoir : pensez si je profiterai de la permission ! L'ami de mon bien aimé Lieutenant—oh ! qu'il m'aimait aussi, ce bon Lieutenant !...—l'ami de mon confident intime l'excellent Père Wattrigant !...

Quel monde de gracieuses évocations, quelle multitude de souvenirs !...

FIRMIN PICARD.

NOS GRAVURES

KEY WEST

Tout le monde a cherché sur la carte ce port des Etats-Unis, d'où l'escadre américaine est partie pour bloquer la Havane, et où elle se ravitailla en charbon. Beaucoup ont longuement et vainement parcouru des yeux tout le littoral, avant de découvrir le nom de Key West, en pleine mer, au milieu de cette ligne d'îlots minuscules, les Tortugas, qui prolonge la pointe de la Floride. Key West est le plus important et le plus peuplé de ces îlots, qui sont de simples bancs de coraux.

Depuis une trentaine d'années, les vieux forts des Tortugas, le fort Jefferson et le fort Taylor, construits de 1847 à 1860 pour protéger la "clef du golfe du Mexique", le Gibraltar de l'Amérique, étaient presque abandonnés. Dans ces derniers temps seulement, un lazaret y avait été établi. Les événements de Cuba viennent de rendre à Key West toute son importance militaire.

Le nom de Key West désigne, par extension, le groupe entier des îlots sur lesquels s'élèvent des constructions. Les canaux naturels qui séparent ces bancs de coraux forment un port excellent, mais malheureusement d'une étroitesse extrême. Le port de l'île et de la ville proprement dites de Key West, est beaucoup plus vaste.

Les anciennes défenses de Key West sont absolument surannées. Les murailles du fort Taylor, qui se dresse au sud-ouest, émergent directement de l'eau

Un pont-levis, d'aspect imposant avec ses bastions et ses tourelles, le réunit à la terre. De nouvelles fortifications, répondant mieux aux besoins actuels, sont en construction.

L'ÉMEUTE DE MILAN

L'émeute née à Pavie (Italie) le 5 mai dernier, et qui, pendant quatre jours, les 6, 7, 8 et 9 mai, a ensanglanté les rues de Milan, fut-elle le résultat d'un complot républicain ou socialiste ? Fut-elle au contraire spontanée, et causée seulement par le renchérissement du prix du pain apportant un surcroît de misère à la malheureuse population ouvrière italienne ? Le procès des meneurs, des journalistes, des hommes politiques, des simples manifestants arrêtés en masse, nous l'apprendra peut-être. Quoi qu'il en soit, les faits ont été très graves. On a parlé de mille morts : ce chiffre est exagéré peut-être, mais de moitié seulement.

Nos dessins représentent, d'après des photographies, quelques-uns des épisodes principaux des jours d'émeute. C'est l'attaque par la troupe de la barricade dressée le 7 mai sur le corso de Venise, devant le palais Saporiti. C'est l'assaut devant la porte de Venise des tramways destinés, par les émeutiers, à former leurs barricades. C'est la brèche faite par un boulet, car le canon est venu en aide aux fusils, dans le mur du couvent de Monforte, où, faute d'insurgés, on arrêta quelques capucins.

Aujourd'hui, Milan, bien que calmée, est soumise aux rigueurs de l'état de siège. Les troupes bivouaquent sur la place du Dôme. Le château regorge de prisonniers et les arrestations continuent.

LA MODE



Costume tailleur en drap léger noisette ; jaquette ajustée derrière, ouverte devant avec col et revers garnis de piqûres.



Collet pour jeune femme ou dame d'âge moyen ; empiècement en tulle brodé noir sur transparent vert amande ; plissés en mousseline de soie dépliés au bord.

(Extrait de la Mode Pratique, boulevard Saint-Germain, Paris)

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

Un arbre flottant en pleine végétation.—Il n'y a pas longtemps, le capitaine d'un steamer, dans une traversée de l'Atlantique, arrivé à quelques centaines de milles au nord des Açores, observa un singulier objet qui flottait au loin sur la mer. S'en étant approché, il découvrit, à sa grande surprise, que c'était un arbre en pleine végétation, d'une hauteur de trente à trente-cinq pieds et d'un diamètre de sept pieds. Le capitaine, ayant auparavant rencontré des îles flottantes, en conclut naturellement que l'arbre devait avoir poussé sur une de ces îles et en avoir été séparé. Les racines de l'arbre étaient encore garnies de terre qui les maintenait en bonne condition.

Stratégie de chiens sauvages.—A Madagascar, les chiens errants sont nombreux et, dans leurs excursions en bande, il leur arrive souvent d'avoir à traverser les cours d'eau de cette île marécageuse. Là, ils ont à redouter ces terribles alligators qui regardent un chien comme un morceau de choix. Voici comment les chiens s'y prennent pour mettre en défaut les crocodiles : Ils se réunissent en pelotons d'une demi-douzaine au minimum, tout près de la rivière, et se mettent à aboyer de toutes leurs forces. Aussitôt, on voit accourir quantité d'alligators convaincus qu'ils vont faire un copieux repas. Quand tous les alligators du voisinage sont ainsi rassemblés, les chiens s'élançant au grand galop et vont passer la rivière, sans aucun risque, à une dizaine d'arpents en amont. N'est-ce pas là une preuve remarquable d'intelligence ?

Le poisson grimpeur.—C'est le poète latin Horace, je crois, qui, parlant d'une chose invraisemblable, disait qu'elle aurait lieu, quand les poules auraient des dents, et quand les poissons grimperaient aux arbres. Eh bien ! ce qui paraissait à Horace le comble de l'impossible, est une réalité ; le poisson qui grimpe aux arbres existe, il commence même à jouir d'une certaine célébrité sous le nom scientifique de *Pariophthalmus*.

Ce poisson qui, grâce à la conformation particulière de ses branchies, est naturellement amphibie, habite la zone torride de l'Afrique et dans les îles de l'Océan Indien.

Assez petit de taille, 6 pouces à peine de longueur, il possède des couleurs très-variées, mais sa nuance générale est brune agrémentée de petites taches argentées avec des bandes noires et blanches !

Ses nageoires pectorales sont conformées de telle manière qu'il peut s'en servir pour grimper ; ce sont plutôt des pattes que des nageoires.

Il grimpe en ce cramponnant solidement sur les troncs, les racines, les petites branches avec beaucoup d'agilité, comme un lézard. On le voit souvent bondir depuis le sol jusqu'aux basses branches des arbres... surtout quand il fait beau, histoire sans doute de prendre l'air sous les frais ombrages... Mais d'habitude il préfère résider dans les marais ou les flaques d'eau stagnante qui avoisinent la mer, et même, ô contradiction ! ce privilégié, qui a le don de s'élever au-dessus de sa sphère, passe presque toute son existence dans la boue !...

C'est sans doute qu'il s'y sent plus en sûreté que dans une position plus haute.

Un philosophe, un sage !

L'Éleveur raconte le fait suivant : Un administrateur anglais résidant à Colombo, dans l'île de Ceylan, reçut, il y a quelque temps, la visite d'un de ses amis, du nom de Quinton, ingénieur civil employé dans l'Inde. Dans la soirée, Quinton demanda à aller voir les éléphants de l'administrateur, qui venaient précisément de rentrer de leur travail. Après les avoir observés pendant quelque temps, il en avisa un, que ses mahouts avaient enchaîné en raison de son caractère difficile, et qui se distinguait également des autres par une vaste cicatrice qu'il portait à la joue. Quinton s'a-

vança vers lui, à la grande terreur des Hindous, qui le crurent perdu. Mais loin de lui faire du mal, on vit l'éléphant le caresser de sa trompe et lui donner des marques multiples d'amitié et, lorsqu'il s'éloigna, essayer de rompre ses liens pour le suivre.

Quinton expliqua alors que cet éléphant avait été déjà à son service quelques années auparavant, alors qu'il construisait la route de Jafina, dans le nord de l'île. Un jour, l'animal s'était entré dans la joue une de ces grosses épines que l'on appelle dans le pays "clou des jungles" ; son mahout n'avait pas pu l'en débarrasser complètement et la pointe était restée dans la plaie. La blessure s'envenima et causa une telle souffrance à l'animal qu'il commença à devenir furieux. C'est alors que son maître tenta de le soulager : il soigna la plaie à l'aide d'émollients et d'antiseptiques et parvint à extirper l'épine. L'éléphant s'était souvenu de son bienfaiteur et venait de le reconnaître, malgré les années écoulées.

PARC SOHMER

Une période de beaux jours semble s'ouvrir : c'est le moment de profiter du bon air que nous apporte la saison. Le parc Sohmer est bien l'endroit où l'on goûte le mieux le repos, où l'on respire le mieux en cette ville. Et que de plaisirs, que d'attractions en ce lieu pour la modique somme de dix centins !

Représentations : l'après-midi à 3 heures et le soir à 8 heures.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Chantons le Premier.
Semons le Dernier.
Guérissons l'Entier.

LOGOGRIPE

On ne m'a qu'un seul jour, lecteur, avec ma tête,
Et tous les jours sans ma tête ;
Je suis triste et navrant, toujours avec ma tête,
Et souvent fort gai sans ma tête ;
Je vous détruis, hélas ! encore avec ma tête,
Et je vous nourris sans ma tête.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 735

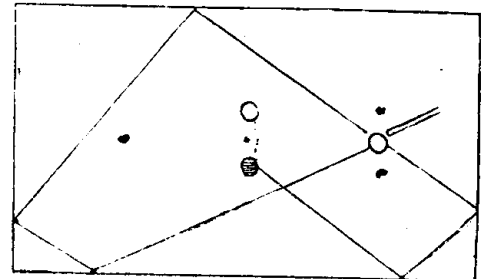
Question.—Plus d'une jolie mode a surgi de la nécessité de dissimuler une imperfection. Celle du mouchoir garni de dentelle ou de proderie a été inventée par l'impératrice Joséphine. Elle n'avait pas de belles dents, et, pour dissimuler ce défaut tout en causant, elle le portait sans cesse à son visage.

Enigme.—Selle.

Mot carré.—A V E
V E R
E R E

LE BILLARD

Coup de fantaisie par bandes, par M. le professeur Jules Rolof, à Budapest.



GRAVURE-DEVINETTE



Voilà bien l'Oncle Sam : mais où peut bien être l'Espagnol ?

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MAI qui a eu lieu samedi, le 4 juin, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	29,151....	\$50.00
2 ^e	No	17,364....	25 00
3 ^e	No	987....	15 00
4 ^e	No	36,413....	10 00
5 ^e	No	15,935....	5 00
6 ^e	No	6 729....	4 00
7 ^e	No	514....	3 00
8 ^e	No	18,121....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

3	8,753	13,329	21,910	26,037	33,167
151	9,215	13,812	22,014	27,963	33,513
1 032	10,196	14,106	22,145	28,032	33,729
1 074	10,252	14,761	22,321	29,136	34,208
2,381	10,541	15,543	22,513	30,174	34,451
2,514	10,977	16,012	22,754	30,351	34,502
2,917	11,195	17,620	23,112	30,718	34,716
3,019	11,451	18,331	23,280	31,283	34,912
3 342	11,729	19,574	23,437	31,371	35,323
3,611	11,818	20,146	23,852	31,507	36,147
3,815	11,962	20,262	23,910	31,812	37,231
4,391	12,015	20,719	24,173	32,143	37,640
5,410	12,533	21,183	24,714	32,415	38,110
6,517	12,708	21,307	25,261	32,709	39,525
7,162	13,120				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béliand, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Un programme très élaboré et qui est fort intéressant a été préparé pour cette semaine au Théâtre Français. Au nombre des attractions annoncées figurent le "Cosmopolitan Trio," qui est venu à Montréal il y a quelques années et qui revient d'une tournée pleine de succès à travers le continent ; le profetseur Doherty avec ses dix petits chiens dressés ; le "Meeker-Mack Trio," acrobates d'une habileté merveilleuse ; les sœurs Valmore, chanteuses, danseuses et acrobates, et Nellie Franklin, imitatrice.

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

— Quand est-ce que nous allons commencer à turbiner ?

— Ça dépend de toi.

— De moi !

— Bien sûr... Depuis que je suis rentré, j'ai eu à m'occuper d'affaires de famille... Mais toi, tu es trop débrouillard, ou tu l'étais trop autrefois, pour ne pas avoir tiré quelques plans.

Mulot répliqua nettement, comme un gaillard qui tient à se réhabiliter :

— C'est vrai !

Le casseur de pavés n'était plus abattu ; La Limace l'avait réconforté ; il sentait revenir en lui l'audace du malfaiteur qui va se remettre en campagne.

Son œil s'emplissait de visions de rapines et de meurtres.

Eusèbe Rouillard, tout en buvant, observait ce changement de physionomie et s'en applaudissait.

Il retrouvait Mulot, un garçon un peu dur à mettre en train, mais qu'on avait toutes les peines du monde à retenir quand il était dans la bagarre.

La Limace concevrait et Mulot exécuterait. Ils partageraient loyalement les bénéfices, ils s'étaient toujours fort bien entendus, fraternellement, déclarant tous les deux que l'honnêteté dans le travail était une certitude de réussite.

Ces deux gredins avaient une bonne foi aussi stupéfiante que réciproque.

Castor et Pollux du baigne, ils ne formaient pas une exception si extraordinaire qu'on le croirait, dans le monde du crime.

— A la bonne heure ! reprit Eusèbe Rouillard avec joie, je te retrouve enfin !... Tu vas rattraper le temps perdu... Quand on est dans la mistouffe, vois-tu, faut jamais jeter le manche après la cognée... Allons ! jaspine un peu... Dans quel quartier as-tu nourri le poupard ?

— C'est loin !... répondit Mulot.

— En province ?

— Dans le Calvados.

— Sapré farceur, va ! nous qui arrivons de la Normandie... Tu ne pouvais pas nous prévenir ?

— Est-ce que je savais, moi ?

— Va toujours.

— Ça ne te déplairait pas d'y retourner ?

— S'il y a réellement à faire, ça me botte... Dans le temps, quand j'avais les illusions de la première jeunesse, je m'imaginais qu'on ne pouvait pas grincer en dehors des barrières... J'ai reconnu depuis que, pour des mecs à la redresse, la campagne n'était pas à dédaigner tant que ça... D'abord, il y a moins de concurrence... Le tout, bien entendu, consiste à ne pas y être de son voyage.

— Sois tranquille !

— C'est gentil tout de même de ta part de m'avoir attendu... Tu ne te sentais pas de force tout seul ?

— Le morceau est trop gros.

— Même pour un hercule !

— Tu le verras quand tu y seras.

La Limace, bien qu'il n'eût pas à renouveler ses conditions d'association avec Mulot, voulut néanmoins qu'aucune équivoque ne subsistât.

— Dis donc, fit-il, est-ce que tu crois qu'il y aura du raisiné ?

— C'est possible, répondit tranquillement l'hercule.

Et il ajouta, lui aussi, pour bien établir la division du travail :

— Je m'en charge.

— Ce n'est pas que je canerais, s'il le fallait.

— On le sait.

— Mais ta poigne est plus solide que la mienne pour manier cet instrument-là.

— Ne te fais pas de bile, pour scionner, linguier ou suriner, je ne confierai la besogne à personne.

— Tu as raison Mulot, on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

— Quand partons-nous ?

— Demain, si tu veux.

Et les deux complices retrouvés vidèrent leurs verres, après les avoir choqués l'un contre l'autre, en signe d'accord parfait.

Hélène venait de passer deux heures auprès de Fanfan, retenue par une légère indisposition de l'enfant.

Georges vit sa femme et sa sœur échanger un coup d'œil, et, à son tour, il regarda sa mère.

Il fut frappé de l'altération de ses traits.

Mais les deux enfants et Hélène se comprirent tout de suite ; il ne fallait pas qu'aucun d'eux laissât supposer à la malade les appréhensions qu'ils concevaient à cause d'elle.

Cette piété filiale fut inutile ; la comtesse douairière devint tout à coup très triste et elle refusa de toucher au moindre aliment.

Puis sa figure se contracta ; des douleurs sourdes la poignaient au cœur ; progressivement, elle augmentèrent d'intensité.

Georges, Carmen et Hélène s'empressèrent autour de leur mère, pendant qu'on allait chercher le médecin.

La comtesse gardait son sang froid, faisait preuve de son affabilité ordinaire ; elle voulait, comme toujours, refuser les soins ; mais il était évident que ses efforts la fatiguaient beaucoup.

La crise continuait. A un moment, la comtesse devint d'une pâleur mortelle et ses yeux se fermèrent sous la violence d'une commotion intérieure.

Ce ne fut qu'un éclair ; les douleurs, qui étaient arrivées à leur point aigu, commencèrent à diminuer de violence et à s'espacer davantage.

Les enfants devaient-ils se rassurer ? Ils ne l'osèrent pas.

Ce n'était pas la première fois, nous le savons, que la pauvre comtesse avait à subir une attaque de la cruelle maladie de cœur, que les soins les plus éclairés du docteur La Roche n'avaient pas réussi à guérir.

Le médecin breton ne se faisait guère d'illusions, mais avec sa consolante philosophie de vieux patricien, il se disait que les affections les plus dangereuses ne sont pas toujours celles qui enlèvent prématurément les malades.

Malheureusement, il faut compter avec l'accident.

Le médecin vint ; il ordonna une potion calmante, et montra beaucoup de réserve quand M. de Kerlor le questionna.

Quelques jours s'écoulèrent.

La douairière, malgré sa vaillance, fut saisie d'un grand découragement ; pour la première fois, elle entrevit la gravité de son état ; elle eut la sensation de la défaite ; elle était vaincue ; son énergie tomba presque subitement.

Cependant, la médication continuait à agir, et les crises ne repaissaient plus qu'à intervalles irréguliers ; en outre, la violence du mal était beaucoup atténuée ; mais cette fois, c'était le moral qui était atteint, après être resté indemne si longtemps.

LIV

MATERNITÉ

Le lendemain, la comtesse douairière était encore plus abattue.

Elle avait passé une triste nuit, au cours de laquelle la pauvre femme avait été assaillie par les plus funèbres pressentiments.

Quand Hélène et Carmen entrèrent dans la chambre de la malade, elles furent épouvantées ; le visage de leur mère avait une couleur terreuse et ses yeux alongués, ses yeux autrefois si expressifs, qui reflétaient tour à tour les divers aspects de l'Océan, semblaient déjà voilés par l'ombre de la fin.

La douairière vit à quel point ses enfants étaient affectées.

Elle murmura :

— J'ai une idée ; je vais la communiquer à Georges ; il l'approuvera.

Insensiblement le regard de la pauvre femme se ranima ; ses mains anétries étreignirent son front et elle eut plusieurs hochements de tête, semblant approuver de plus en plus ce qu'elle avait résolu.

Carmen et Hélène ne voulurent pas la questionner, puisqu'elle avait déclaré que c'était à Georges qu'elle voulait se confier.

La douairière, au bout de quelques minutes, s'écria d'une voix plus ferme :

— Cela va beaucoup mieux aujourd'hui.

Les alarmes de Carmen et d'Hélène ne se dissipèrent pas, mais elles n'en conçurent pas de plus vives.

La maman sonna sa femme de chambre pour se faire habiller.

Elle ne voulait point passer la journée au lit comme la veille.

Vers onze heures du matin, Mme Paul Vernier se présenta. Ma-

riana portait une toilette charmante ; elle paraissait rayonnante ; sa physionomie était empreinte de la plus grande satisfaction.

Mais quand on lui apprit que la douairière était indisposée, Mariana prit vite l'air attristé et simula l'émotion obligée en pareille circonstance.

Elle alla vers sa bienfaitrice et l'accabla de protestations attendries ; la bonne comtesse fut très sensible à cette comédie et elle rassura de son mieux la bonne âme qui lui prodiguait de telles marques de sympathie.

Mariana se plaignit qu'on ne l'eût pas prévenue ; elle se serait rendue immédiatement à Boulogne, car la comtesse savait bien que sa fille d'adoption continuait à la chérir comme une véritable mère.

Mme Vernier retourna auprès de ses cousines.

—M. de Saint-Hyrieix est revenu ? demanda-t-elle.

—Non, répondit Carmen.

—Il sait que notre bonne mère a été souffrante ?

Carmen était au supplice ; son trouble ne pouvait échapper à l'œil inquisiteur de Mariana, et cette conviction le rendait plus grand encore.

Heureusement, Hélène était là, qui gardait tout son sang-froid et qui répondit que le diplomate était attendu à Paris dans la journée du lendemain.

Mariana, avec sa science innée du mal, pressentit qu'elle pouvait inquiéter Carmen.

D'ailleurs, Pélagie Crépin lui avait répété les phrases entendues lorsque la femme de charge avait épié les deux belles-sœurs.

Malheureusement, ces mots gardaient un caractère énigmatique qui intriguait fort Mme Vernier.

Nous devons ajouter que Mariana avait en ce moment des préoccupations qui l'absorbaient, ou du moins qui l'empêchaient de se consacrer à son œuvre de haine.

Cependant, elle était restée quelque temps sans aller au Parc-des-Princes et elle avait besoin de savoir si de nouveaux incidents ne s'étaient pas produits :

Mariana s'écria :

—Eh bien ! ma chère Carmen, tu vas éprouver un grand bonheur.

—Oui ! fit Mme de Saint-Hyrieix.

—Tu vas pouvoir embrasser ton mari.

—C'est vrai !

—Oh ! moi, je ne sais pas si je pourrais supporter la moindre séparation.

—Et pourtant, reprit Hélène, quand il le faut.

—Je ne vous dis pas non, chère madame, mais cela me paraîtrait bien dur... Voyons, vous-même, ma cousine, que diriez-vous si M. de Kerlor restait absent pendant un mois...

Mariana ajouta :

—J'aime tant mon mari !

Puis elle se ravisa.

—Mais, que dis-je ? Vous aimez autant que moi...

Mme Vernier ne prolongea pas sa visite ; elle avait besoin de s'entretenir avec la femme de charge.

L'entretien fut très court ; Pélagie n'avait rien pu surprendre encore.

Mariana l'admonesta amicalement et l'engagea à redoubler de sagacité, dans l'intérêt de la morale et de la bienséance.

Mme Vernier quitta Boulogne pour se rendre auprès de Silverstein, mettant singulièrement en pratique la vertu qu'elle prônait si fort.

Carmen respira :

—Tu ne saurais croire combien Mariana m'a irritée, dit-elle à Hélène.

—Elle ne savait pas ce qui se passait au plus profond de toi-même.

Carmen eût un rapide retour vers le passé.

Il n'était pas si éloigné le jour où elle avait dit à Mariana des choses que celle-ci n'avait peut-être pas autant oubliées qu'elle voulait le faire croire.

Que signifiaient les effusions conjugales qu'elle avait cru devoir manifester tout à l'heure ?

Si elle avait aimé Georges autant qu'elle le prétendait, l'aurait-elle remplacé aussi vite dans son cœur et conçu cette autre passion qui motivait de pareils épanchements ?

Carmen s'indignait à la pensée que le véritable amour pouvait être confondu avec les affections, très vives assurément, mais qui n'ont leur source que dans le cerveau et non dans le cœur.

—On n'aime qu'une fois ! pensait la sœur de Georges.

M. de Kerlor alla chez sa mère.

Quand il revint auprès de sa femme et de sa sœur, son visage exprimait une surprise un peu soucieuse :

Il s'écria :

—Notre mère veut retourner à Kerlor !

—Dans l'état où elle est ! fit Hélène avec une inquiète sollicitude.

—Précisément, répliqua Georges ; elle est convaincue que, seul, le Dr La Roche lui rendra la santé.

La douairière apparut :

—Oui, mes enfants, dit-elle je n'ai jamais eu vraiment confiance qu'en mon vieux médecin de Kerlor... Il me traite depuis longtemps ; il sait comment me soulager... Enfin, l'air natal a toujours exercé sur moi l'influence la plus bienfaisante.

—Si nous écrivions au docteur La Roche ? hasarda Georges.

—Il est bien âgé, répondit la comtesse ; quel que soit son dévouement je ne puis lui infliger la fatigue d'un si long voyage.

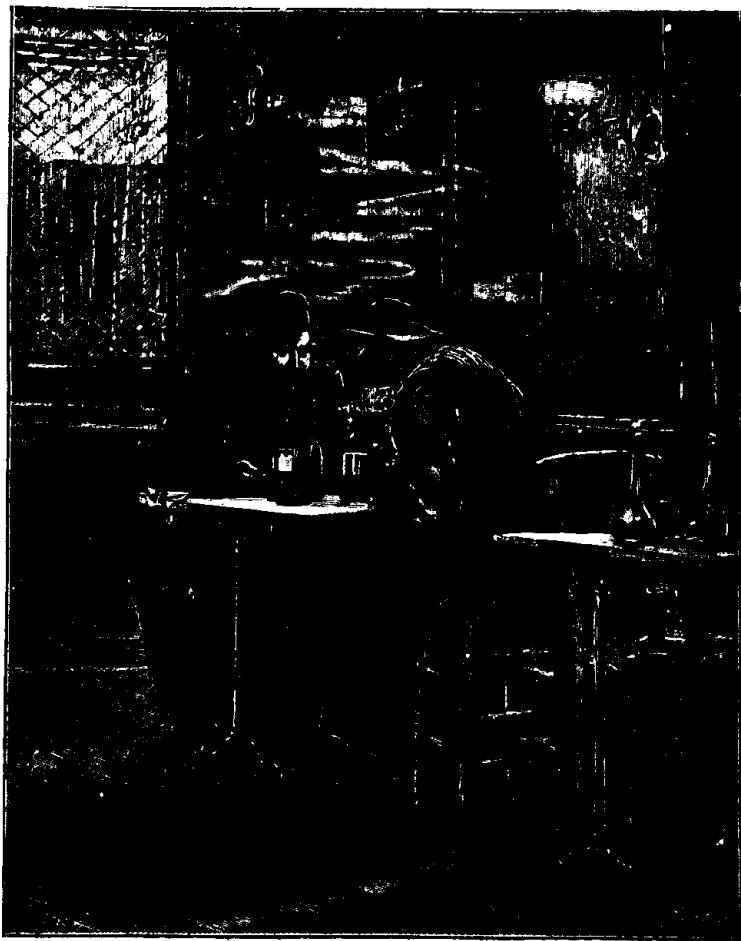
—C'est juste, reconnut Georges.

—En outre, il ne m'apporterait pas les brises salines de l'Océan.

—Evidemment.

—Enfin, mon vieil ami La Roche n'est pas exclusivement le médecin de la famille de Kerlor... Il a d'autres malades... Faut-il ajouter, mes enfants, que malgré mes dispositions prises pour que mes pauvres du bourg ne souffrent pas, je crains que mon absence ne leur soit préjudiciable?... Vous le voyez, je suis fournie de bonnes raisons et ne cède pas uniquement à un caprice de malade.

Elle ajouta doucement, mais avec une mélancolie navrante, qui impressionna péniblement ses enfants :



Son œil s'emplissait de visions, de rapines et de meurtres.—Page 92, col. 1

—Qui sait si, dans quelques jours, je serai encore transportable :

—Mère ! répliqua Hélène en saisissant les mains de la douairière, vous nous affligeriez si nous n'avions la certitude que votre indisposition ne durera que quelques jours.

La douairière remercia sa bru avec effusion ; on est si reconnaissant envers ceux qui essaient de vous rendre l'illusion de la santé !

La maman répondit :

—Eh bien ! je me rétablirai plus vite encore à Kerlor.

Il n'y avait guère d'objections à faire. La bonne comtesse éprouverait une satisfaction en se retrouvant dans son château, qui, peut-être, pourrait lui rendre très vite la santé.

—Georges me conduira... A aucun prix je ne consentirais à vous faire partager ma retraite en ce moment... Vous resterez à Paris jusqu'à la date que vous vous étiez assignée... Le temps me semblera un peu long, mais je ferai provision de patience.

Hélène allait parler ; la douairière ne lui en laissa pas le temps.

—Quant à vous, ma petite Hélène, poursuivit-elle, je ne vous permettrais pas d'accompagner Georges, attendu que Fanfan devrait être du voyage et que cela ne serait pas prudent... Songez donc que mon fils ne restera auprès de moi que les quelques jours néces-

saires à mon installation... Allons, Mme de Kerlor, reportez-vous, par la pensée, aux temps héroïques où vos aïeules disaient adieu à leurs maris qui partaient pour de longs mois.

—Je vous obéirai, mère, répondit Hélène.

—Vous ne serez pas seule, ajouta la douairière, puisque Carmen restera auprès de vous...

—Pauvres fillettes, reprit la maman avec un faible sourire de compassion, vous allez être veuves pour quelques jours...

Elle réfléchit pendant quelques instants et s'écria :

—Après tout, je me montre bien exigeante en forçant Georges à m'accompagner... Je peux bien partir toute seule.

Le mari d'Hélène répliqua :

—Non, mère, je tiens à vous accompagner.

—Ai-je donc si grand besoin de toi ?

Ce fut Hélène qui appuya son mari :

—Chère maman, il ne faut rien changer à vos premières dispositions... Carmen et moi nous ne pourrions commander à nos inquiétudes, si votre fils au moins n'était pas auprès de vous... Il ne s'agit pas de votre santé ébranlée, qui va se raffirmer très rapidement, mais Georges doit vous éviter tous les soucis de votre réinstallation.

—C'est mon tour d'obéir, murmura la maman résignée. Quand donc nous retrouverons-nous tous sous les charmes de Kerlor.

—Mais au mois de juillet, dit Carmen.

Les mains de la douairière furent agitées par un léger tremblement.

—Georges, dit-elle, pouvons-nous partir aujourd'hui ?

—Oui, mère...

—Eh bien ! occupe-toi de tout... Hélène, ma chérie, vous et Carmen vous préparerez ce qui m'est indispensable... Je vous écrirai ensuite ce qu'il faudra m'envoyer.

Tout était prêt pour le départ. La douairière pressa longuement sur son cœur Carmen et Hélène, ses deux enfants, entre lesquelles elle ne voulait établir aucune différence.

Si elle avait porté la première dans son sein, la deuxième était la femme de Georges, et la vénération dont l'orpheline avait constamment entouré la sainte femme lui avait acquis tous les droits à sa tendresse vraiment maternelle.

—Voyez, dit la grand'mère, ce que c'est que l'espoir... Je me sens très bien... Si je m'étais trouvée ainsi il y a quelques jours, je n'aurais certainement pas pensé à retourner à Kerlor.

En effet, l'aïeule avait retrouvé sa physionomie tranquille, son visage frais et ses yeux reposés faisaient mieux augurer de l'avenir.

Georges embrassa sa femme ; il vit une larme dans les yeux d'Hélène et devint pâle.

Ils se regardèrent avec une soudaine anxiété, lui, surpris de ressentir une telle commotion au cœur, alors qu'il ne s'agissait que d'une courte absence ; elle, se reprochant son manque de force devant cette séparation, la première.

Mais, les yeux dans les yeux, ils s'encouragèrent et se sourirent ; fallait-il qu'ils s'aimassent pour que tous deux, avec des tempéraments si différents, mais avec une égale force de caractère, ils fussent émus à ce point en pensant qu'ils resteraient une semaine, peut-être quinze jours sans se voir !

Georges se raidit ; son regard redevint tranquille et fort. Il releva la tête.

Les nouvelles du Mexique n'étaient pas très rassurantes. Les associés de feu le marquis de Penhoët avait demandé un court délai pour le premier versement qu'ils avaient promis ; c'était un fâcheux présage.

Le jour où M. de Kerlor verrait clairement que ces malhonnêtes gens refuseraient de faire honneur à leur signature, il n'hésiterait pas, il partirait pour le Mexique, et, fort des droits que lui conférait sa femme, il poursuivrait par tous les moyens légaux l'exécution des engagements formels, dont nous avons fait connaître la nature.

M. de Kerlor prit son fils que lui tendit Annette Kerjean, la nourrice, et il couvrit l'enfant de baisers. Puis ce fut l'aïeule qui prodigua les caresses les plus passionnées au petit Jean.

Il fallut enfin s'étreindre pour la dernière fois.

La comtesse et son fils partirent.

Quand Pélagie Crépin vit qu'on s'occupait d'un nouveau départ, elle fut extrêmement intriguée.

Elle n'avait pas eu le temps de prévenir Mme Vernier que la douairière retournait à Kerlor.

Mariana se montrerait mécontente de n'avoir pas été avertie. Or, Pélagie Crépin devait tout faire pour que Mme Vernier fût satisfaite de ses services, car la situation de la femme de charge devenait extrêmement précaire, depuis que Mme de Kerlor mère n'était plus là pour la défendre.

Pélagie prenait la résolution de montrer la plus angélique patience et d'endurer le martyre, s'il le fallait, pour ne pas quitter ses

lucratives fonctions avant d'avoir retrouvé la place magnifique promise par Mme Vernier.

Mariana avait des relations de plus en plus brillantes ; Pélagie était éblouie quand la femme de l'artiste lui nommait les gens qu'elle fréquentait.

C'était bien de ce côté que la veuve du greffier devait s'orienter, si elle voulait continuer à faire du bien à son cher neveu Prosper.

Le "tuyau" sur l'Emprunt Valaque avait été plus que satisfaisant.

Pélagie avait gagné deux cent cinquante-trois francs à l'heure présente, et M. Silverstein conseillait de ne pas encore réaliser. Malheureusement, la femme de charge trouvait que de pareils renseignements étaient trop rares ; il en aurait fallu un comme cela par jour.

Elle avait demandé conseil touchant les "Sud Brésiliens," Mme Vernier ne lui avait pas encore répondu à ce sujet.

Pélagie plissa ses lèvres exsangues et une petite lueur, telle une lampe au fond d'une crypte, brilla dans ses yeux gris, invraisemblablement renfoncés.

* * *

La Limace et son complice avaient résolu de faire une excursion en province. La Limace crut prudent d'aller voir sa future belle-sœur et lui faire ses adieux, ne fût-ce que pour entretenir l'amitié.

—Vous partez ? lui dit-elle.

Après un moment de silence, elle reprit :

—Vous faites bien.

—Vous ne m'en voulez plus ?

—Vous vous êtes trompé... Je n'ai aucun sujet de mécontentement contre vous... Mais je souffre et ne puis toujours être de bonne humeur.

—Quoi ! Ça ne va donc pas mieux ?

—Ça ne va pas fort.

La Limace la regarda en simulant la compassion. Il la vit très changée ; les yeux n'avaient plus d'expression ; les lèvres étaient brûlées de fièvre ; le teint se marbrait de taches étranges.

Eusèbe eut une idée qu'il traduisit ainsi :

—Voulez-vous que Zéphérine reste pour vous aider ?

—Non ! fit Rose, s'animant subitement... Non ! je vous remercie.

—Il n'y a pas de quoi... C'est tout naturel.

—Je vais aller mieux, reprit la cartomancienne avec une sorte d'énerverment, comme si elle se reprochait de ne pas réagir assez vigoureusement contre son mal... Je ne puis rester ainsi.

—Dame ! ça vous gênerait pour votre travail... Et puis, si vous tombiez malade, ce serait bien ennuyeux pour votre fils.

Rose tressaillit profondément : La Limace ne faisait que répéter ce qu'elle disait si souvent, depuis quelques jours.

—Allons ! s'écria Eusèbe en se levant, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter meilleure santé.

—Merci !

—On vous écrira de là-bas... Vous nous direz ce qui se passe. Nous allons être inquiets... Non, mais là, sincèrement, vous ne voulez pas que votre sœur reste auprès de vous ?

—Non !

—Eh bien ! je l'emmène avec moi... Quand mes parents la verront si gentille, si douce, ils seront heureux pour moi.

Il embrassa Rose, tout en jetant un dernier coup d'œil fureteur à droite et à gauche, pour tâcher de découvrir l'endroit où la tireuse de cartes renfermait sa recette.

—A la revoyure ! fit-il sur le seuil de la porte.

Il partit sans demander à voir son futur neveu. Il avait oublié ce détail, dans la précipitation des adieux.

Rose remarqua cet oubli ; elle en fut très froissée.

Elle murmura, quand elle entendit La Limace descendre l'escalier :

—Bon vent !

Deux jours s'écoulèrent. Rose s'aperçut avec dépit que La Limace et Zéphyrine lui manquaient.

Elle se fit des reproches, ne comprenant par pourquoi elle regrettait ce couple, après ce qu'elle avait lu dans les cartes ; tous ses raisonnements furent en pure perte ; l'isolement l'épouvantait de nouveau.

Cette sensation devenait d'autant plus intense que les clientes venaient de moins en moins.

Mme Midoux, la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir, n'apparaissait plus que rarement.

Un jour elle avait vu que Rose Fouilloux était ivre.

La cuisinière éprouva une sorte de remords d'avoir conseillé à la cartomancienne de boire un peu pour oublier ses chagrins.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

LE SPORT

LE CLUB DE CROSSE "LE NATIONAL"

Le club de crosse canadien-français "Le National" a pour secrétaire récemment élu, M. Raoul Dumouchel, notaire, de Montréal.

C'est, pour notre jeune société, une excellente acquisition : car M. Dumouchel est non seulement un athlète théorique, mais très pratique. Dans ses études, il a remporté des distinctions signalées ; pour reposer son esprit trop tendu par ses études, il a fait ce que le Révd. P. Didon, le grand orateur dominicain, demande que l'on fasse en France dans les collèges, séminaires, athénées ; il s'est reposé l'esprit en fatiguant, mais par là-même en développant le corps. Fidèle à la coutume suivie dans son excellente famille, il a su mêler agréablement le travail et le délassement : c'est ainsi que se forment les grands patriotes, nous pourrions, sans l'aller chercher chez les Grecs anciens, le trouver parmi nos braves de 1837-38.



Photo. Quéry Frère

Il paraît en outre que M. Raoul Dumouchel possède les qualités d'organisateur : nous savons—et personne ne nous contredira sur ce point—que c'est ce qu'il y a de plus difficile à trouver dans une société même très ancienne.

M. Raoul Dumouchel donnera un grand essor au "National," nous n'en doutons pas. Nous lui souhaitons, non seulement d'être bien secondé, mais encore d'éprouver la joie de se voir compris, et de réussir.

La Société Saint-Jean-Baptiste l'a déjà apprécié à sa valeur : nous apprenons, en effet, qu'elle l'a choisi comme membre de son comité d'organisation pour les prochaines fêtes. Ce sera donc splendide, il n'y a pas à en douter.

C'est aussi à M. Raoul Dumouchel que l'on doit la fédération des clubs de baseball : on comprend la force d'une telle association, et aussi les difficultés que M. Dumouchel a eu à vaincre pour obtenir ce résultat.

M. Dumouchel est regardé comme l'arbitre de tous les grands concours : tout cela ne l'empêche pas d'être un parfait notaire—parce qu'il fait passer le plaisir après le devoir.

PROPOS DU DOCTEUR

LE MOUCHOIR.

Vous toutes, qui me lisez, vous possédez un certain nombre de ces petits carrés de toile qui portent le nom de mouchoirs et dont l'usage est de nos jours universellement connu. Ne croyez pas que l'usage des mouchoirs remonte fort loin ; au XVII^e siècle plus d'un noble seigneur savait très bien s'en passer et suppléer à ses services sans offenser personne. Aussi lisons-nous dans la *Civilité puérile et honnête dressée par un missionnaire en 1749*, les lignes suivantes relatives à l'emploi du mouchoir.

"Gardez-vous bien de vous moucher avec les doigts ou sur la manche, comme les enfants ; mais servez-vous de votre mouchoir sans le regarder après vous être mouché.

"Il ne faut pas non plus faire un grand bruit en se mouchant comme pour sonner de la trompette. Mais on doit se comporter tellement qu'à peine ceux qui sont présents puissent s'en apercevoir.

"Si vous vous sentez disposé à éternuer, tournez-vous tant soi peu de costé, couvrez votre visage avec le mouchoir et remerciez la compagnie qui vous aura salué, en lui faisant la révérence."

Laissons de côté la "Civilité puérile et honnête" et revenons à l'hygiène. Il faut changer de mouchoir tous les jours, c'est là une précaution indispensables pour éviter la contagion par les germes de maladies qui peuvent s'y être déposés ; il ne faut jamais se servir de son mouchoir pour les autres, les enfants en particulier. Ces préceptes, qui peuvent paraître puérils, sont en tout cas honnêtes et ont leur petite importance, croyez-le bien.

L'ART CULINAIRE

Gâteau cardinal. — Mélangez trois œufs, trois cuillerées de farine, un bol de lait sucré et parfumé, au choix, de vanille ou de citron. Beurrez un plat allant au feu et mettez au four dix minutes. Servez vivement comme une omelette soufflée.

Morue à la crème. — Dessalez une belle queue de morue et mettez-la cuire à l'eau bouillante ; égouttez et coupez-la en filets. Faites fondre en casserole une demi-livre de beurre maniée de fleur de farine, poivre et muscade ; lorsque le tout commencera à se lier et à prendre consistance, ajoutez une chopine de crème, du persil haché ; tournez pendant cinq minutes, incorporez les filets de morue, laissez-les mijoter dans la sauce et servez.

Façon d'accommoder les restes. — Reste de volaille, capilotade de volaille. Se fait avec des restes de volaille rôtie. On fait fondre un peu de beurre que l'on saupoudre de farine et que l'on mouille avec moitié vin blanc, moitié bouillon ; on y ajoute sel, poivre, fines herbes et champignons blanchis, hachés très menus. On fait bouillir pendant vingt minutes environ, après quoi on met, dans cette préparation, les morceaux de volaille bien parés. On laisse encore cuire à petit feu un quart d'heure, puis on sert après avoir pressé dans la sauce un jus de citron.

CHOSSES ET AUTRES

—La guerre a déjà coûté \$80,000,000 aux Etats-Unis, et il en coûte environ \$1,000,000 par jour pour la poursuivre.

—Sur quarante cinq mille religieuses dans les missions catholiques, trente six mille sont des Françaises.

—A Meath, en Irlande, récemment, il est tombé une pluie noire comme de l'encre, laquelle couvrit une étendue de trente milles carrés.

—La Havane possède une population de 250,000 âmes. Les autres villes importantes sont ; Mantanzas, 87,760 ; Santiago de Cuba, 71,307 ; Cienfuegos, 65,067 et Puerto Principe, 46,641 habitants.

—On dit que l'ordre des jésuites compte 14,251 membres, dont 6,000 prêtres et 4,416 novices. Les disciples de Loyola constituent une puissante phalange de défenseurs de l'Eglise catholique.

L'INSOMNIE

Si votre toux vous empêche de dormir prenez du *Baume Rhumal*, vous ne tousserez plus et vous dormirez. 25c la bouteille.

SON MÉRITE

Il coûte peu, le *Baume Rhumal* : 25c. la bouteille, il est agréable à prendre, il soulage tout de suite et guérit rapidement les rhumes obstinés.

—Le commerce d'exportation du Canada s'est accru d'une façon énorme depuis quelques années. Il y a dix ans il se chiffrait par \$89,515,811, et aujourd'hui il est de \$137,950,250, soit une augmentation de 52 p.c. pour la décade.

—On estime que 12,000,000 de livres de cheveux humains sont utilisés chaque année pour parer la tête des dames. New-York seule dépense annuellement quatre tonnes de cheveux. Ces cheveux sont tirés de Suisse, d'Allemagne et de France.

—D'après le dernier recensement, le nombre des plantations de sucre à Cuba, est de 1200, celui des plantations de tabac de 5,000 ; de café 160 ; de cacao 25 ; de fermes pour bêtes à cornes 5,000, de petites fermes, 17,000 ; d'entrepôts et manufactures 95,000.

—L'hon. M. Turgeon, député de Belle chasse, a accepté l'honneur d'être le délégué du Canada aux fêtes de Honfleur en septembre prochain, à l'occasion de l'érection d'une statue de Champlain et l'Exposition Normande Canadienne de Marine, de Traditions et d'Arts populaires.

—Cuba possède 777 écoles publiques et 538 écoles privées. Il existe un établissement d'instruction secondaire dans chaque province et une université à la capitale. 35 p.c. de la population blanche savent lire et écrire, de même que 12 p.c. de la population de couleur. L'instruction est obligatoire.

COMBIEN LE REGRETTENT

De n'avoir pas pris de *Baume Rhumal* dès les premiers signes d'affection de la gorge et des poumons.

Sommaire de *La Nouvelle Revue* du 15 mai 1898.—Les prophéties de Napoléon Ier, M. G. Barral ; Vasco da Gama, D. M. Telles da Gama ; Equitation comparée, Duchesse de Fitz-James ; L'armée de Condé, M. de Saint-Genis ; Vaincus et vainqueurs, M. A. Parodi ; Daria (exquise de mœurs), Mme Vera Vend ; L'astrologie et la science moderne, M. P. Flambar ; En mai 1790, M. R. de Clan ; Le salon de 1898, M. A. Dayot ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam ; Pages courtes : Ce qui se dit à Paris ; A l'hôtel Lauzun ; Miniature sur ivoire ; Les jeunes ; Les progrès de la Russie ; Ma bicyclette ; Le cygne.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; Le carnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

NOUVELLES A LA MAIN

—Le Dr Tantpis est-il fort sur la médecine ?

—Avec la science qu'il possède on pourrait remplir un cimetière.

**

—Votre papa est-il occupé en ce moment ?

—Très occupé, monsieur, il est en train de faire banqueroute.

**

Campagnard (au dentiste) Pas besoin de gaz, monsieur, arrachez-la comme vous pourrez.

Dentiste. Vous êtes courageux, monsieur ; montrez-moi la dent.

Campagnard. Ce n'est pas moi qui ai mal aux dents, c'est ma femme ; elle va entrer dans un instant.

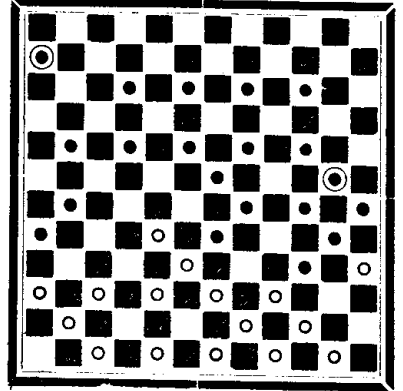
L'Anglais.—Aoh ! Je disais à vos que si les Français ils continouyaient à molester le Hangleterre dans le Congo et à chicaner lui, le Hangleterre il crabouillera le France et alors le pauvre langue française il sera une langue morte.

—Le Français.—Elle sera morte bien avant, mon ami, si vous continuez à l'écorcher comme vous le faites.

PROBLÈME No 217

Composé par M. P. Lamarre, Montréal

Noirs—20 pièces



Blancs—16 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 216

Blancs		Noirs	
59	70	11	24
40	35	28	41
47	36	23	42
48	41	42	72
71	65	72	59
70	30	gagnent	

Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de HUIT DOLLARS par part sur le capital-actions de cette institution a été déclaré, et ce même dividende sera payable au bureau de la banque, en cette ville, le et après SAMEDI, le 2me jour de juillet prochain. Les livres de transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain, les deux jours inclus. Par ordre du bureau.

HY. BARBEAU, Gérant.

Montréal, 28 mai 1898.

La Banque Ville-Marie

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3) pour les six mois courants égaux au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au bureau-chef ou à ses succursales, le ou après mercredi, le premier juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai, ces deux jours inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau-chef de la banque, mardi le 21ème jour de juin prochain, à midi. Par ordre du bureau de direction.

W. WEIR, Président.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



MONTREAL

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles" gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montreal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
MARCHAND 843 P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'envoyons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50; ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'envoyons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. E.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. A. Bern.

1365



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Géné.)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Voici les Chaleurs

Il faut changer vos vêtements épais. Se préparer à la campagne. Voyez nos **CHEMISES** de couleurs depuis 50 cents, ce sont des

NOUVEAUTES...

Nos **CORPS** et **CALEÇONS** en laine naturelle, depuis 75cts. Nos **CRAVATES** nouvelles. Les **CHAPEAUX DE PAILLE**. Il faut voir l'assortiment pour juger si c'est l'article du jour.....

N'oubliez pas que nous ne prétendons pas aux **JOBS**,

mais des nouveautés au prix des **Jobs**. Pas de marchandises communes. Vous n'en voulez à aucun prix. C'est la quantité que nous achetons qui fait nos bas prix.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT: Un an 6 mois 3 moi
Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Étranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.
& Atlantic Bldg., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.
Cuisine par un chef français. 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables.
Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.
Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincrez que c'est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl. au, Mgr Bruchési, Mgr Lafèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Éditeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.